

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques d'un point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9ME ANNEE, No 439—SAMEDI, 1er OCTOBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS—ARLEQUIN, TABLEAU DE M. PIERRE CARRIER BELLEUSE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er OCTOBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Le 12 octobre 1492, par Benjamin Sulte.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme.—Poésie : En regardant l'eau descendre, par Charles Fuster.—La géante du Nideck (légende alsacienne), par Jean Rival.—Etudes historiques : Le magasin des poudres du Fort Saint-Louis, à Québec, par Ernest Gagnon.—Nos gravures, par J. St. E.—Poésie : La fille du hameau, par Edgar de Brevan.—Une vieille amie (nouvelle), par J.-B. Chatrian.—L'incendie de Hedleyville, par Jules Saint-Elme.—Notes et faits : Histoire des sectes ; Variétés chronologiques ; A propos de choléra ; La lune à un mètre de la terre.—Pot de pensées.—Choses et autres.—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépín.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURES.—Beaux-arts : Arlequin.—Québec : Bâtisse de la Douane.—Québec : L'hôtel Frontenac en construction.—Québec : L'incendie de Hedleyville : Vue du côté Sud.—L'incendie de Hedleyville : Vue du côté Est.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AU PUBLIC

M. le capitaine A. Johnston est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

NOS PRIMES

LE CENTIÈME TIRAGE

Le centième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 1er OCTOBRE, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

CAUSERIE

LE 12 OCTOBRE 1492



L'HOMME du jour, le personnage encombrant l'horizon, c'est un brave marin qui mourut sans se douter qu'il ressusciterait un jour au soleil de l'histoire ; un héros surfait par l'imagination des écrivains ; un type comme Hercule, Tésée, Nemrod ou Samson, à qui l'on prête des idées, des actes, des succès et des revers nombreux

et dramatiques ce qui les grandit et les fait prendre pour des êtres surhumains.

Il y a quinze ou vingt ans, l'un de mes amis avait tiré de diverses *Vies de Christophe Colomb*, de quoi faire un article et naturellement, il n'utilisait que le merveilleux, c'est-à-dire la partie absurde de cette histoire. Lecture faite de l'article, au milieu des applaudissements des camarades, je fis observer que le vers de Casimire de Delavigne :

Que reçut-il ? Des fers !

n'était qu'un effort du cerveau du poète. La société ne daigna pas répondre mais elle me fit les gros yeux. J'en profitai pour nier l'existence d'*Amerigo Vespucci*, affirmer que Colomb ne s'est jamais douté qu'il y eut une ni deux Amériques, etc, et je sortis de là avec la réputation d'un fou. L'article de mon ami parut—nos Canadiens sont presque toujours instruits par des procédés semblables.

* * Colomb n'a pas été étudié : on s'est cru justifiable de parler de lui par manière de supposition. Quelques textes de Las Casas et autres, ont servi à défrayer la chronique et à bâtir la légende, mais depuis cinq ou six ans, un travail sérieux s'accomplit en Europe pour expliquer les événements de 1492 à 1507 et chaque jour des révélations nous arrivent qui rendent plus acceptables les faits et gestes des acteurs de la scène des îles de l'Inde, alors non encore désignées comme terres d'Amérique.

Le siècle où naquit Colomb est remarquable par les tentatives faites sur mer dans le but de résoudre le problème de l'étendue et de la forme de notre planète, et aussi par les disputes que ce même sujet souleva sur terre, je veux dire en Europe. Les esprits se montèrent bien davantage lorsque, après 1486, on connut l'existence de la pointe sud de l'Afrique, observée, cette année là, par Bathélemy Diaz et que Vasco de Gama devait contourner en 1497. Une route maritime s'ouvrait donc pour aller aux Indes et devait l'emporter sur celle de l'isthme de Suez. Colomb, alors âgé de cinquante ans, était d'avis que le chemin serait plus court et moins dangereux en allant tout droit vers l'ouest, car il avait calculé que la terre, qu'il supposait ronde, mesurait un peu moins que les deux tiers de son volume réel. Ne connaissant rien du continent nord ou sud de l'Amérique, non plus que de l'océan Pacifique, il les omettait, mais comme l'Atlantique, dans sa région orientale, lui était familière, depuis l'Irlande jusqu'aux Canaries, il avait conjecturé sur des rapports des marins de plusieurs nations, que la terre se retrouverait à mille lieues à l'ouest de l'Espagne et, chose qui le distingue, il ne se trompa point. On sait qu'il atteignit San-Salvador à la date annoncée par lui, seulement il se crut arrivé à destination et il vécut toujours dans cette erreur. Les historiens lui mettent dans la bouche des paroles auxquelles il n'a jamais songé : " Là-bas, par delà les mers, il y a une terre inconnue ! " C'est tout le contraire de ce qu'il prétendait. Son plaidoyer pour obtenir la permission de se lancer à travers la Mer Ténébreuse consistait à soutenir que, la terre étant ronde et tous les continents connus dans leurs places et dans leurs formes, excepté la côte orientale sud de l'Afrique, il fallait prendre la voie la plus courte pour naviguer vers l'Asie ; que la ligne 35e le mènerait tout droit au centre du Japon et que de là à la Chine et aux Indes il n'y avait plus ni mystère ni embarras. Les globes terrestres qu'il fabriquait et vendait continuellement dans l'intervalle de ses courses, contribuèrent à répandre son idée.

* * Les marchands, quoique tentés de faire explorer la route indiquée par Diaz, hésitaient devant les périls et la dépense d'une telle entreprise, car c'eût été un voyage très long, et semé de tempêtes dont la renommée avait été répandue par les Portugais, à juste titre, tandis que l'Atlantique leur semblait être un bon enfant qu'on mettrait en belle humeur avec un peu de soin et d'intelligence. Lorsque la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina* firent voile de Palos, le 3 août 1492, il y avait sur le port nombre de commerçants intéressés dans l'entreprise. Ces gens avaient dû, selon

la coutume du temps, placer l'expédition sous la sauvegarde de la couronne.

Deux des navires étaient commandés par les deux frères Pinzon, pilotes de Dieppe mais natis de Palos et qui méritent de ne pas être oubliés. Il n'y a qu'à lire le journal de Colomb pour surprendre un secret de la plus haute importance. Un jour, Colomb met sa chaloupe à la mer et va " se consulter avec Pinzon " ; c'est étrange de la part du chef, alors qu'il nous semble qu'il eût dû faire venir son subordonné auprès de lui. Cette démarche se renouvela et même le journal marque, en une occurrence difficile, " j'allai consulter la carte de Pinzon. " Une carte ! ceci n'est pas une amusette—aussi Pinzon la gardait-elle pour lui !

Les archives de la Normandie, depuis Dieppe à Cherbourg, abondent en renseignements sur les navigations des Normands au sud et au sud-ouest de l'Atlantique, durant la période qui a précédé Colomb. Il ressort de ces documents que, sans avoir été toutes relevées, les côtes de l'Amérique étaient connues, ou du moins leur gisement. Le commerce avait intérêt à ne pas ébruiter ces découvertes, mais les singes, les perroquets, les Sauvages, le bois dit de Brésil que Rouen et Dieppe livraient en abondance au trafic ou à la curiosité de l'Europe, disaient bien haut qu'il existait une contrée autre que le golfe de Guinée déjà fréquenté des Espagnols, des Portugais et des Français—une contrée appelée le Brésil et où il y avait des Sauvages au lieu de Nègres.

* * La petite flotte eut dû atterrir en Virginie, selon le plan de Colomb, mais Martin-Alonzo Pinzon cingla dans la direction de l'embouchure du fleuve des Amazones et, veut Dieu, veut diable, il n'écouta plus Colomb, si bien que ce dernier lui proposa un compromis, qui fut accepté d'un ton maussade : c'était de ne pas se séparer et de suivre la ligne 25e ou du tropique du Cancer—c'est pourquoi il fallut passer dans la mer des Sargasses, au grand émoi des équipages.

A peine arrivé à Cuba, Colomb s'aperçut que Martin-Alonzo Pinzon s'était dérobé et courait droit au sud. A son retour au bout de six semaines il ne dit pas où il avait été. Son frère, Vincente-Yanez Pinzon, commandant la *Nina*, paraît avoir été avec Colomb sur un pied convenable, mais il desserrait rarement les dents pour instruire les autres. En 1499 il découvrit une partie de la Guyane et navigua encore plusieurs années après cette date. Quant à Martin-Alonzo, il retourna en Europe quelque peu avant Colomb et mourut l'année suivante, 1493.

* * Après sept mois et onze jours d'absence, Colomb débarqua en Portugal, annonçant qu'il avait visité plusieurs îles voisines du Japon, mais qu'il n'avait pu se rendre à ce pays à cause de l'état de ses navires. Ce fut son heure de triomphe, oui une heure ! car avec le second voyage, qu'il entreprit aussitôt, son prestige tomba et l'homme ne fut plus rien aux yeux de ses compatriotes. Il fut honni, bafoué, démis de ses charges, menacé de la prison par les commerçants qui lui reprochaient de n'avoir découvert que des Sauvages : or la seconde expédition avait coûté énormément plus chère que la première et ni l'une ni l'autre ne rapportait un seul sou. Il resta comme un type du fanfaron et de l'écervelé. Sous les auspices de ses deux souverains, il fit pourtant un troisième voyage de découverte en 1498, et un quatrième en 1502, sans parvenir à débrouiller le problème géographique dont plus de trente navigateurs cherchaient alors la solution. Il finit par être confondu avec ceux qui avaient marché sur ses traces et, à sa mort, la lumière ne s'était pas encore produite. Ferdinand et Isabelle, fatigués de ne pas voir leur amiral aboutir aux mines d'or et de diamants de Golconde ou de quelque pays enchanté, lui avaient retiré tout emploi après 1502 ; il mourut dans la misère noire, à Séville, le 20 mai 1506.

Cette date, et celle du 12 octobre 1492, jour de l'arrivée à San Salvador, représentent, dans la carrière du grand homme, le comble de la déception en guise de récompense, et l'apogée d'un triomphe éphémère, car sous les arbres des Lucayes, le

découvreur pouvait déjà rêver pour lui une royauté prochaine—c'est même une accusation de ce genre qui lui valut sa première disgrâce de la cour.

* * Des quarante ou cinquante portraits que l'on nous montre comme étant ceux de Colomb, aucun n'est authentique et la plupart jurent contre la vérité d'une manière effroyable, soit dans le costume, soit par la figure ou par la taille. Le fils de Colomb, ainsi que trois ou quatre de ses contemporains, nous ont laissé des descriptions physiques du découvreur. Il avait moins de six pieds de haut, d'une taille bien prise et vigoureuse, le teint blanc avec des taches de rousseurs sur les joues, le nez fort et long, la face pleine et plutôt longue que ronde, les cheveux blonds-roux. On donne aussi la couleur des yeux, mais je ne m'en souviens plus. Les idiots de peintres ont fait tout autrement ; dans leur désir de tromper le public, ils n'ont pas songé aux faits en eux-mêmes. Encore cette semaine, je lisais dans une revue : " Christophe Colomb était d'une stature colossale." Las Casas et le fils de Colomb disent : " une bonne taille d'homme." Tout nous porte à comprendre que la figure de Colomb n'a guère occupé les peintres de son temps, pas même durant son heure de gloire. Les honneurs du pinceau étaient réservés aux dieux, aux demi-dieux et aux quarts de dieux—ceux-ci étant des grands ducs ou des généraux victorieux, bien plus prisés qu'un découvreur de Sauvages et un dépensier fiéffé de l'argent des autres. Voilà l'opinion du château et de la ville, il y a quatre cents ans.

* * Si Vespuce vous intéresse, je vais vous en parler. D'abord, il y en avait plusieurs, tous de Florence ; la famille était distinguée : on connaît leurs noms de baptême ; aucun d'eux ne ressemble à Ameréc, Amerigo, Américus. Le seul qui fut navigateur signait toujours *Ludovicus* : Louis. Des recherches nombreuses ont démontré qu'il n'existe en Europe que les noms de Amérie ou Emeric qui se rapprochent d'Amerigo, et de plus, on a retrouvé la première insertion de cet étrange nom dans l'histoire.

C'est un livre, publié en 1509, lequel est, mot pour mot, la quatrième édition d'une lettre de *Ludovicus Vespucci* écrite en 1505 et imprimée en France cette année. Qui était l'hurluberlu qui changeait ainsi le nom d'un homme notoire, sinon célèbre ? Mein Kerr Martin Waldseemüller. Dans sa *Cosmographie* publiée en 1507, à Saint-Dié, dans les Vosges (alors territoire allemand) il propose de donner le nom d'Amerigo à la quatrième partie du monde, et les géographies imprimées après la sienne s'emparent du nom baroque ! Vespuce n'en sut jamais rien ; il était alors pilote-major en Espagne et exerçait plusieurs charges lucratives ; il mourut à Séville le 22 février 1512. Tous ses voyages eurent lieu depuis la Floride à la côte du Honduras et à la côte du Brésil ; il entra même dans le Mississipi. Pas plus que Colomb il ne devina l'Amérique.

Une année après, c'est-à-dire en 1513, Vasco Nunez de Balboa monta sur les crêtes du Darien et aperçut l'océan Pacifique. Magellan fit le tour de l'Amérique du sud en 1519-20 et se rendit par la Pacifique aux îles Philippines, près la mer de Chine.

* * D'une causerie j'ai fait, malgré moi, un travail sérieux ; cependant, je puis rapporter ici, comme mot de la fin, un fragment de ma conférence donnée à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa sur les grands découvreurs :

Bibiwano XII, cacique de Guanahani, ne se doutant pas que Colomb venait de baptiser son île du nom de San-Salvador, et voyant que les Espagnols débarqués au rivage étaient mieux vêtus que lui, songea aux règles de la politesse que son père lui avait enseignées en prévision d'une semblable rencontre. Paré de plumes aux couleurs chatoyantes et entouré de ses boyards, il approcha du chef des étrangers, lui tira la langue avec grâce, ensuite cassa une aveline entre ses dents et en offrit l'amende au visiteur, qui la mangea de bonne volonté. On était amis d'en par là.

La conversation nécessitait l'usage des signes. Heureusement que le cacique et Colomb étaient carbonari, mais les mots de passe et les gestes ne suffirent plus bientôt et le Sauvage proposa carrément de créer un langage volapuk. Cette lumineuse idée fit fortune sur le champ.

—Dites donc, Monsieur Wimiticoghée...
—Wimiticoghée ! Qu'est-ce que cela ?
—Dans la langue des Algonquins du Canada ce mot signifie : homme des grand canots.

—Bien trouvé. Merci.
—Il n'y a pas de quoi. Je disais donc, comment avez-vous fait pour passer avec vos grandes pirogues à l'endroit où le ciel et la mer se confondent ?
—Oh ! tout simplement, en soulevant la voûte bleue avec la pointe de nos mats.

—Ça, c'est ingénieux, car, voyez-vous j'ai un plan dans la tête depuis longtemps. Vous n'êtes pas sans savoir que, mon défunt frère et moi, nous avions le dessein de visiter l'Europe ?

—J'en ai entendu parler. En ce cas, vous eussiez fait connaître au monde l'existence des peuples civilisés.

—Justement ! Voilà le beau côté de l'affaire... mais la mort, cruelle ennemie, a tranché le fil...

—Permettez que je vous coupe...
—Comment donc ! sans gêne...
—Gênes, c'est ma patrie.
—Vous me l'apprenez. Faites-lui mes compliments, je vous prie.

—Je vous invite à partir avec moi.
—C'est possible—aussitôt que les Chambres auront voté le budget ; d'autant plus qu'il me faudra de l'argent pour le voyage, c'est-à-dire beaucoup de noix de coco et des cigares.

—Vous fumez, en effet. Hier, dans la nuit, j'ai été le premier à apercevoir un petit feu indiquant la terre : c'était l'un de vos gens qui allumait son havane.

—Vous me trouverez bien curieux, mais de quel pays êtes-vous, sans vous commander ?
—Espagne.

—A la bonne heure ! Je ne m'expliquais pas votre teint pâle. Alors vous êtes un blanc d'Espagne ?

—On me l'a toujours dit.
—Et les affaires ? Comment vont-elles ?

Les courtisans s'étaient rapprochés et suivaient avidement la conversation.

—Dame, les affaires ! je dépense gros, je n'ai encore rien produit et on me fait toutes sortes de chicanes—le monde est si jaloux !

—Ce que vous me racontez-là éveille un soupçon dans mon esprit. J'irai tout droit : ne seriez-vous pas Christophe Colomb, par hasard ?

—C'est bien ce qui me désole : oui, mon ami, je suis moi-même !

Le cacique se leva, étendit les bras avec un geste solennel et, d'une voix émue autant qu'imposante, il prononça ces paroles mémorables :

—Habitants de Guanahani, nous sommes découverts ! Qu'on se le dise.

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

A l'occasion des fêtes du quatrième centenaire de l'Amérique découverte, le nom de Colomb est dans toutes les bouches. LE MONDE ILLUSTRÉ ne veut pas être en reste : après avoir déjà beaucoup parlé du grand homme, c'est encore à son sujet qu'il publie, cette semaine, l'intéressante causerie de notre collaborateur, M. Benjamin Sulte.

* *

Nous enregistrons avec un regret sincère la mort d'un confrère, publiciste de Montréal, M. Henri Bosc. Il a été l'un de nos collaborateurs, parmi les plus goûtés, et, sous le nom de plume de Gustave d'Eyzin, il a écrit pour le MONDE ILLU-

STRÉ nombre de gracieuses nouvelles qui ont fait les délices de nos lecteurs.

Paix à son âme !

* *

Si j'étais papillon : C'est le titre d'une toute aimable romance, dont mon bon ami et confrère de l'*Echos d'Alais*, Gard, en France, M. Frédéric Lévy, a fait les charmantes paroles. C'est délicieux à ravir, comme l'insinue justement le titre, et l'offrande que m'en fait le poète n'en est que plus gracieuse. Grand merci. J'ai bien hâte aussi de dire tout le bien et le peu de mal que je pense de son volume de délicates poésies, aussi offert tout récemment : *Du cœur aux cœurs*.

C'est un poète vrai, M. Lévy, et un doux, un suave : il sait mettre tout le cachet de son talent dans le seul titre qu'il s'applique à choisir pour ses productions.

* *

M. Monongahéla de Beaujeu, de la Société Numismatique et d'Archéologie de Montréal, est un compilateur émérite de documents historiques. Les études qu'il publie, sous le patronage de la savante association dont il est un des membres les plus actifs, travaux qui sont les fruits de recherches consciencieuses sur les points obscurs de notre histoire, rencontrent un légitime succès. Bien faites et magnifiquement éditées, elles sont les délices des connaisseurs. Après nous avoir donné de précieuses notes sur le baron de Longueuil, il s'occupe aujourd'hui de son illustre ancêtre : " Le héros de la Monongahéla " : Daniel-Hyacinthe-Marie-Léonard De Beaujeu. Venue à l'occasion du 250^e anniversaire de la fondation de Ville-Marie, cette plaquette sera bien accueillie.

* *

Il nous revient de partout des échos de la magnifique scène, lors de l'incendie de Hedleyville : les marins français et anglais se faisant sauveteurs volontaires. Un correspondant nous écrit :

" Pendant le sinistre, j'en suis encore tout ému d'admiration, un des matelots de l'*Aréthuse* apportait des meubles sauvés de l'incendie ; il cherchait le propriétaire ; une pauvre femme, dénuée de tout, vint en pleurant les lui réclamer ; et comme la femme lui racontait son malheur, pour l'engager à lui procurer du pain, le matelot lui remit sa bourse et s'enfuit en courant pour se dérober aux félicitations et aux applaudissements la foule.

" Cela n'est-il pas beau ? "

Oui, cela est bien beau, noble et grand, en effet ; cela mérite d'être conservé, comme un trait remarquable, dans les annales du dévouement et de la charité.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Armand*, Montréal.—Vous n'ignorez pas que LE MONDE ILLUSTRÉ n'accepte aucune contribution sans un nom responsable à la rédaction. Et puis, je voudrais vous dire que la blquette envoyée, fort jolie comme fonds, pêche par la forme. Mettez en prose : ce sera gentil et bien plus irréprochable.

Gustave C., Montréal.—Le sonnet a des secrets que vous ignorez. Votre rime est facile et il y a de la poésie. Faites plus intime connaissance avec les caprices du sonnet.

Rosemadec, Saint-Hyacinthe.—Vos bluettes sont en vers, et en vers incolores, ce qui les gâte ; elles seraient bien recevables en prose. Nous donnerons, le plus tôt possible, vos autres envois.

Arthur, Portneuf.—Quant à votre correspondance, même remarque qu'à Armand : pas de nom responsable. Donnez-en un, et l'on verra. Pour l'illustration de l'incendie à Hedleyville, merci du renseignement ; vous verrez dans ce même numéro, ci que nous vous avions devancé.

Pedro, St-L.—A un numéro prochain vos *Souvenirs*, sincères et émouvants.

M. Faucher de Saint-Maurice, Québec.—Bien merci ; nous essaierons de satisfaire à votre désir.

JULES SAINT-ELME.



EN REGARDANT L'EAU DESCENDRE (*)

L'eau descendait. Le jour fuyait. L'heure était triste.
Je songeais, en pleurant, à l'amour qui réside
Quand tout le reste passe et s'en va dans la nuit.
Oui, tout le reste meurt, oui, tout le reste coule,
Espérances de gloire ou vivats de la foule,
Comme l'eau qui descend, comme le jour qui fuit.

Et je disais : " Amour, aurore qui te lèves
Sur l'hiver du sommeil et la brume des rêves,
Astre tout baigné d'or, mais tout trempé de sang,
Toi qu'on connaît cruel, toi que l'on croyait tendre,
Puisses-tu disparaître à ton tour, et de cendre
Comme le jour qui fuit, comme l'eau qui descend ! "

L'eau descendait. Le jour fuyait. Le couchant sombre
Dans un morne silence allait épouser l'ombre.
Sous le frisson du soir un rossignol chanta.
" L'amour s'en va .. " disais je, — et je voulais me croire ;
Et j'ai déjà peur, tant la nuit était noire !
— L'eau descendait. Le jour fuyait. L'amour resta.

Charles Fuster

LA GEANTE DU NIDECK
(LÉGENDE ALSACIENNE)

Le château du Nideck, en Alsace, est aujourd'hui en ruines. Autrefois — il y a des ans et des siècles — c'était une immense et splendide demeure, une forteresse redoutable, fièrement perchée au sommet de la montagne.

Immense, il devait l'être, en effet, ce vieux manoir, car ses habitants n'étaient

point des hommes ordinaires, mais de formidables géants.

Le seigneur, qui passait son temps à chasser les aurochs dans les forêts des Vosges, semblait, de son front, toucher le ciel. Les sapins centenaires paraissaient, à côté de lui, d'humbles arbustes ; il franchissait d'une enjambée les plus larges vallées, d'un coup de sa massue de guerre, grande comme une tour, il creusait des précipices effrayants, puis les comblait en faisant rouler les rochers du bout de son petit doigt. Quand il avait tué un aurochs, sorte d'énorme taureau sauvage aux cornes recourbées, il le chargeait sur ses épaules comme s'il se fût agi d'un petit agneau, le rapportait triomphalement chez lui et se le faisait apprêter pour son repas.

Personne n'osait se mesurer avec lui. Tout le monde craignait sa force invincible. Pourtant, le géant du Nideck joignait à sa puissance redoutable une exquise bonté, cette douceur des forts, qui a tant de charme. Il respectait les faibles et les humbles, prenait leur défense en toute occasion. Il ne souffrait pas qu'on fit du mal à ses paysans, et lui-même s'efforçait, dans ses courses vagabondes, de ne point endommager leurs cultures.

Le géant avait une fille, Berthe, âgée de dix ans, qu'il chérissait. Elle était si grande, qu'elle semblait devoir atteindre une plus haute stature encore que son père.

Dans son ignorance du monde, elle n'était pas aussi soigneuse du bien des autres. Maintes fois, en voulant s'amuser, elle s'était rendue coupable de terribles méfaits, avait déraciné des arbres, écrasé des bûcherons sous des quartiers de roc. Dès lors, on lui avait défendu de s'éloigner, seule, du château. Elle pouvait se promener dans l'im-

mense cour d'honneur, mais ne devait pas franchir sans permission le pont-levis.

Cela ne faisait pas le compte de l'enfant. Elle voulait s'en aller bien loin, là-bas, dans cette belle campagne qu'elle voyait de sa fenêtre, mais qu'elle ne connaissait pas encore, et où l'on devait si bien s'amuser. L'espace et la liberté l'attiraient comme tout ce qui est défendu.

Un jour, elle résolut de mettre son projet à exécution. Elle profita du moment où son père, à peine rentré de chasse, se mettait à table, et où tous les domestiques étaient occupés à le servir. Elle se glissa dehors, descendit la montagne en trois pas, et se trouva dans la plaine.

Là, ce fut un émerveillement. Le soleil près de se coucher, dorait les blés presque mûrs qui ondoient au vent, semblables aux vagues de la mer. Berthe croyait marcher sur un tapis merveilleux, riant de sentir les épis lui froter les chevilles et la piquer un peu quelquefois.

Elle avançait toujours, enchantée, ne se doutant pas du désastre qu'elle laissait derrière elle. Les champs étaient foulés comme si déjà les fléaux y eussent passé, comme si une armée entière y eût campé. Ses pieds buttaient contre des fermes et les faisaient voler en éclats. Un seul de ses pas saccageait tout un carré de vignes, brisait les échafas, broyait les sarments et les raisins déjà formés.

Les paysans, le bétail fuyaient en tous sens, avec des cris d'épouvante et des supplications qu'elle n'entendait même pas, absorbée dans le ravissement de ses découvertes.

Tout à coup, elle s'arrêta, battant des mains. Elle venait d'apercevoir, par terre, un laboureur qui essayait de sauver ses bœufs et sa charrue. Elle se baissa, toucha l'homme comme une mignonnette, trouva très drôle l'expression terrifiée de sa figure. Les bœufs aussi la charmèrent, elle les prit en mains, les examina, se mit à rire de leurs beuglements d'effroi. Puis, elle contempla la charrue, passa son doigt sur le soc qui brillait au soleil.

Alors, une idée merveilleuse lui vint. Elle étendit son tablier sur le sol, y posa bœuf, charrue et paysan, rassembla les quatre coins et remonta en courant au château, toute joyeuse de sa belle promenade.

Le seigneur n'avait pas encore achevé son repas.

Berthe se précipita dans la salle et sauta au cou de son père en s'écriant :

— Si tu savais ce que j'ai trouvé, ce que je rapporte ! Oh ! de beaux jouets ! Jamais je n'en ai eu de pareils. Ils sont vivants !

— Voyons, fit le père avec un sourire.

Mais quand Berthe eut de nouveau étalé son tablier, et que le laboureur apparut, avec les bœufs qui mugissaient de terreur, le visage du seigneur devint menaçant.

— Où as-tu pris cela ? demanda-t-il, d'une voix brève.

L'enfant indiqua la campagne.

— Là-bas ! dit-elle, un peu confuse.

— Tu m'as donc désobéi, reprit le père, sévèrement. Je t'avais ordonné de ne jamais descendre dans la plaine. Tu viens de faire un bien grand mal, ajouta-t-il, en allant vers la fenêtre et en considérant les champs dévastés, les blanches maisons démolies. Tu as détruit en un instant le labour de tout une année. De pauvres gens ont travaillé, ont arrosé la terre de leurs sueurs, et toi, pour satisfaire un caprice, tu leur prends leur nourriture de cet hiver. Car, sache le bien ; ce que tu appelles des jouets, c'est un laboureur, ses bœufs et sa charrue, c'est-à-dire l'homme, les animaux et l'instrument auxquels tu dois le pain que tu manges... Tu vas reporter immédiatement ces prétendus jouets au pied de la montagne et tu auras, à l'avenir, encore moins de liberté. Quant à moi, je réparerai de mon mieux le mal que tu as fait... Tu vois, une fois de plus, les terribles résultats de ta désobéissance.

Jean Rival



LE MAGASIN DES POUDRES DU FORT SAINT-LOUIS (QUEBEC)



U mois de juillet 1685, le marquis de Denonville, qui succédait à M. de la Barre dans le gouvernement du Canada, arrivait à Québec et venait habiter le château Saint-Louis, avec la marquise, sa femme.

Le fort et le château étaient dans un état pitoyable.

L'année même de son arrivée, le nouveau gouverneur fit construire, en dehors de l'enceinte du fort érigée par M. de Montmagny, à peu de distance de la rue des Carrières actuelle, le "magasin des poudres," objet de récentes discussions, que l'on a démoli au printemps de 1892, et qui a eu, par conséquent, près de deux cent sept ans d'existence.

Dans une lettre datée du 20 août 1685, M. de Denonville déclare lui-même qu'il fait construire ce magasin sans autorisation. Il en agissait ainsi à cause de l'urgence et du grand danger qu'il y avait de garder de la poudre dans le *mal nommé* château, disait-il, qui tombait en ruines, et dans la construction duquel il y avait tant de bois qu'il pouvait brûler d'un instant à l'autre.

Le magasin fut divisé en deux parties : l'une pour y mettre la poudre de la garnison du Fort, l'autre pour y mettre la poudre appartenant aux habitants. Cette division existait encore il y a quelques mois, au moment de la démolition du vieux bâtiment.

Voici le texte même de la lettre adressée par M. de Denonville au ministre, le 20 août 1685, au sujet de cette construction :

" Toutes nos poudres sont dans une maison toute seule au-delà de celle de M. de Meulle, dans le milieu d'un champ, à la merci du premier garnement qui voudra y mettre le feu. Il y en a une petite partie dans ce château mal nommé, où le feu peut y prendre très facilement. Je ne comprends pas comment on a pu ainsi demeurer tranquille en cet état.....

" Je vous demande pardon, Monseigneur, de ce que je fais faire un magasin suivant le modèle que je vous en envoie, avant de vous en avoir écrit et d'avoir reçu votre consentement ; ce qui ne m'arrivera jamais, à moins d'un péril aussi manifeste que celui-là. Il ne coûtera au Roy pas beaucoup au-delà de douze cents écus. M. l'Intendant en a fait faire le marché au rabais, suivant le devis que Villeneuve, l'ingénieur que vous m'avez donné, en a fait ; on tiendra la main à ce que la maçonnerie soit bonne. Je crois que vous approuverez sa situation, que couvre en cet endroit le fort, qui ne vaut rien du tout. Je l'aurais fait mettre volontiers dans le fort pour épargner l'argent du Roy s'il y avait eu de la place suffisamment. Vous verrez, Monseigneur, que je vais faire une séparation afin que les bourgeois puissent y mettre leurs poudres, sans avoir aucune communication avec celles du Roy."

Lorsque, en 1693, le comte de Frontenac fit réédifier et agrandir le fort Saint-Louis, les nouveaux murs d'enceinte furent prolongés au-delà du "magasin des poudres" qui se trouva alors renfermé dans l'intérieur du fort, ainsi qu'on peut le voir par le passage suivant d'une lettre de M. de Frontenac et Champigny au ministre, datée du 4 novembre 1693 : " Pour l'enceinte du fort, elle avait été commencée dès l'autonne dernier, ayant jugé que c'était l'endroit où l'on devait plutôt employer les fonds ordinaires destinés pour les fortifications, non-seulement pour mettre en sûreté le magasin des poudres, qui était en dehors de la dite enceinte et fort exposé, mais encore parce que toutes les murailles tombaient en ruine, etc."

(*) Extrait du "Cœur," le livre tant attendu de Charles Fuster, lequel vient de nous arriver.

Lors de la construction du Château Haldimand (1784-87), le "magasin des poudres" devint une dépendance du nouvel édifice, et on l'utilisa de diverses manières selon la destination du bâtiment principal, qui lui était contigu.

La voûte cintrée de la vieille construction française dut répéter bien des sons d'orchestre, bien des accents joyeux à jamais éteints, pendant la période comprise entre 1787 et 1834, alors que la destination à peu près unique du Château Haldimand était de recevoir le beau monde de Québec, aux fêtes officielles données par le Gouverneur.

On sait que le Château Saint-Louis (le deuxième Château Saint-Louis, construit par Frontenac de 1694 à 1698, et haussé d'un étage de 1809 à 1812) fut détruit par un incendie le 23 janvier 1834. Lord et lady Aylmer vinrent alors habiter le Château Haldimand ou Vieux Château, avec le personnel de leur maison. Le "magasin des poudres" que M. de Denonville avait relégué en dehors de l'enceinte du Fort Saint-Louis, se trouva ainsi rapproché de la source des honneurs, habité presque par le gouverneur lui-même!

Un plan daté de 1853 nous fait voir l'étage inférieur du Vieux Château occupé par les départements des Travaux Publics et des Terres de la Couronne du Canada-Uni, et le "magasin des poudres" par les archives du Secrétariat Provincial. Ce fut la dernière période glorieuse du vieux magasin. En 1857, lors de la première installation de l'école Normale Laval, il fut prosaïquement converti en... cuisine! *Sic transit gloria mundi.*

A l'odeur de la poudre avait succédé l'odeur des parchemins; à celle-ci succédait les parfums de la friture. Il y avait compensation.

* *

Construit vers la fin du dix-septième siècle; englobé, juste un siècle plus tard, dans des bâtiments qui le tinrent caché pendant cent ans, le vieux "magasin" était à peu près inconnu de la ville de Québec, quand la démolition du Château Haldimand, au printemps de 1892, vint révéler son existence au public et livrer aux regards sa massive et solide construction.

On n'y fit guère attention tout d'abord, et la pioche du démolisseur y avait pratiqué de larges trousés lorsque des citoyens influents s'interposèrent et demandèrent au syndicat du Pacifique de préserver ce curieux bâtiment de la destruction.

La presse se mit de la partie. M. James LeMoine et M. Joly de Lotbinière, entre autres, publièrent dans le *Morning Chronicle* des lettres intéressantes.

M. LeMoine prétendait, avec raison, que l'ancienne dépendance de l'École Normale était bien la *Vaulted House, originally a Powder Magazine*, dont parlait M. James Thompson, dans son journal du 21 août 1787. De plus, il s'appuyait sur les indications d'un ancien plan du Fort Saint-Louis, pour conjecturer que ce magasin pouvait bien avoir existé en 1690, lors de l'attaque de Québec, par l'amiral Phipps.

De son côté, M. Joly de Lotbinière demandait que le vieux "magasin" fut préservé de la destruction, surtout s'il était prouvé qu'on avait tiré de ses flancs la poudre avec laquelle Frontenac avait fait parler ses canons, et donné au représentant du prince d'Orange la foudroyante réponse répercutée par les échos du grand fleuve et de l'histoire.

Mais il eût fallu dire tout cela plus tôt. Le bâtiment était déjà partiellement démoli, et l'idée de le réparer et de faire du vieux-neuf ne plaisait pas à tout le monde. Puis, à côté de l'érudit M. LeMoine et du chevaleresque M. de Lotbinière, il y avait d'autres hommes qui ne se laissaient pas émouvoir par tous ces souvenirs étayés d'hypothèses, et poussaient à la démolition. De ce nombre était M. George Stewart, rédacteur en chef du *Morning Chronicle*, auteur d'une étude sur Frontenac, membre de la Société Royale du Canada, un lettré par conséquent.

Les travaux, cependant, étaient suspendus, et la bataille se continuait dans les journaux, — certain correspondant, d'une publication anglaise, prétendant que M. LeMoine faisait erreur dans ses conjectures, lorsque le syndicat du Pacifique donna

ordre aux démolisseurs de continuer leur œuvre. Ceux-ci ne se firent pas prier, et la raison du plus fort étant toujours la meilleure, on trouva que le syndicat avait raison.

Deux ou trois jours avant cette décision, le *Courrier du Canada* avait publié sous la signature: E. Rimbault, l'article que voici:

"LA VETUSTOMANIE

"Je n'ai pas été peu surpris d'apprendre, ces jours derniers, que la démolition de la vieille cuisine de l'école Normal-Laval était arrêtée, parce qu'il avait plu à quelques personnes, dont je respecte les motifs sans partager leur manière de voir, de représenter à la compagnie du chemin de fer du Pacifique que l'on profanait une relique du passé,

"Tout le monde se fait antiquaire depuis quel temps. On s'imagine qu'en parlant vieilleries on devient immortel; et comme on sacrifie à l'amour de la gloriole tout autant qu'à l'amour de la gloire, on a vu des adolescents désolés de leur jeunesse rêver sur les vieux murs et professer un respect de convention pour tout ce qui est craqué et lézardé.

"Ne confondez pas, messieurs.

"Les reliques historiques doivent nécessairement se rattacher à quelque fait important; les reliques artistiques doivent avoir quelque mérite au point de vue de la forme. Or, nous sommes ici en présence d'un vieux bâtiment très laid, qui a peut-être été construit du temps des Français pour y mettre des barils de poudre. Plus tard, on y a mis de la farine, de la viande, des vieux tuyaux et des chaises cassées. Aucun personnage historique n'y a versé son sang; seulement c'est vieux.

"Eh! le rocher voisin est vieux, lui aussi, cela doit suffire.

"Les murs de Lutèce, au temps de Clovis, enseraient "la cité" dans un espace restreint. On les a démolis, et on a bien fait.

"Plus tard, les *bull works* (boulevards) ou fortifications de Paris, nuisirent à la circulation. On les abattit également, mais on conserva deux portes: la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin, non pas parce qu'elles étaient vieilles, mais parce qu'elles étaient belles: ce sont des reliques artistiques.

"A Québec, on semble ignorer que les murs de la ville sont relativement modernes, et que, depuis l'incendie du château Saint-Louis, en 1834, les seuls antiques souvenirs militaires de notre ville sont les vestiges des redoutes françaises du Cap Diamant et le "bastion du bourreau," situé entre la porte Saint-Jean et la côte du Palais.

"Lorsqu'on a démolí les portes Prescott et Hope, on a fait œuvre d'intelligence. Ces portes étaient laides et nullement antiques. Mais on a commis une faute en démolissant la belle porte du Palais, qui était un véritable ornement pour la ville.

"Donc, conservons les reliques historiques et les reliques artistiques: mais à bas les vieux hangars et les vieilles cuisines.

"Quelle idée étrange de vouloir conserver ces horreurs sans noms, sans histoire, simplement parce qu'elles sont vermoulues!

"Pauvre esprit humain, comme il lui est difficile de rester dans le droit sentier! A côté de l'enthousiasme il y a l'exaltation; à côté de la science, il y a le charlatanisme; à côté du courage, il y a la témérité; à côté de l'archéologie, il y a la vétustomanie.

"Le mélodieux Lamartine a dit excellemment:

Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

"La vieille cuisine de l'école normale n'a jamais entendu d'autres bruits que des bruits de casseroles: ce ne sont pas ceux qui doivent être répercutés dans nos annales historiques."

Depuis que ces discussions ont eu lieu, l'auteur de cette notice a non-seulement trouvé, dans les archives officielles, les documents émanés de Denonville et de Frontenac que l'on a vus plus haut, mais il a pu encore consulter, à l'Université Laval, un plan du fort St-Louis de la fin du dix-septième siècle, que lui avait signalé M. Ernest Myrand, où

le "magasin des poudres," dans sa position oblique par rapport à la rue de Carrières et avec sa division en deux compartiments, est clairement indiqué, en dedans de l'enceinte du fort.

Le "magasin des poudres" construit par le marquis de Denonville, en 1685, et le Château Haldimand qui le tenait caché depuis 1785, ont maintenant disparu, et un pan du nouvel hôtel *Château Frontenac* s'élève déjà sur l'emplacement qu'ils occupaient.

Les démolisseurs ont donné raison à M. Rimbault; les documents ont donné raison à M. LeMoine, et nos annales historiques ont livré le plus modeste et le plus inoffensif de leurs secrets.



NOS GRAVURES

BATISSE DE LA DOUANE, A QUÉBEC

Nos bons amis de Québec ne remarqueront pas sans une certaine satisfaction, nous aimons à le croire, que LE MONDE ILLUSTRÉ leur consacre, cette semaine, deux de ses pages d'illustrations. Nous avons tenu à montrer, à côté des ruines que déplore la bonne vieille capitale, les monuments de prospérité qui font sa joie; avec l'hôtel Château de Frontenac, nous avons choisi l'hôtel des Douanes, ce massif et imposant édifice qui fait l'orgueil de nos compatriotes québécois et l'admiration des touristes nombreux qui viennent s'extasier sur le charme pittoresque de l'antique cité française en Amérique.—J. ST.-E.

L'HOTEL FRONTENAC, A QUÉBEC

Grâce à l'obligeance de l'administration du Pacifique Canadien, il nous est loisible de faire voir à nos lecteurs une exacte photographie du plan de cet édifice magnifique que la compagnie fait construire à Québec. Ce sera un bijou du genre.

A propos de cette construction, on pourra lire avec fruit et avec intérêt l'important article de notre savant collaborateur, M. Gagnon, de Québec. Cette magistrale pièce d'histoire se trouve dans une autre page. L'intrépide archéologue retrace, à travers nos siècles historiques, les vicissitudes par lesquelles a passé l'emplacement où va se dresser le monumental hôtel. Et c'est fait de main de maître: qu'on lise.

Voilà le troisième article que nous donnons, de M. Gagnon, sur des sujets aussi pleins d'attrait pour les fidèles de notre histoire; espérons que ce ne sera pas le dernier.—J. ST.-E.

L'ARLEQUIN

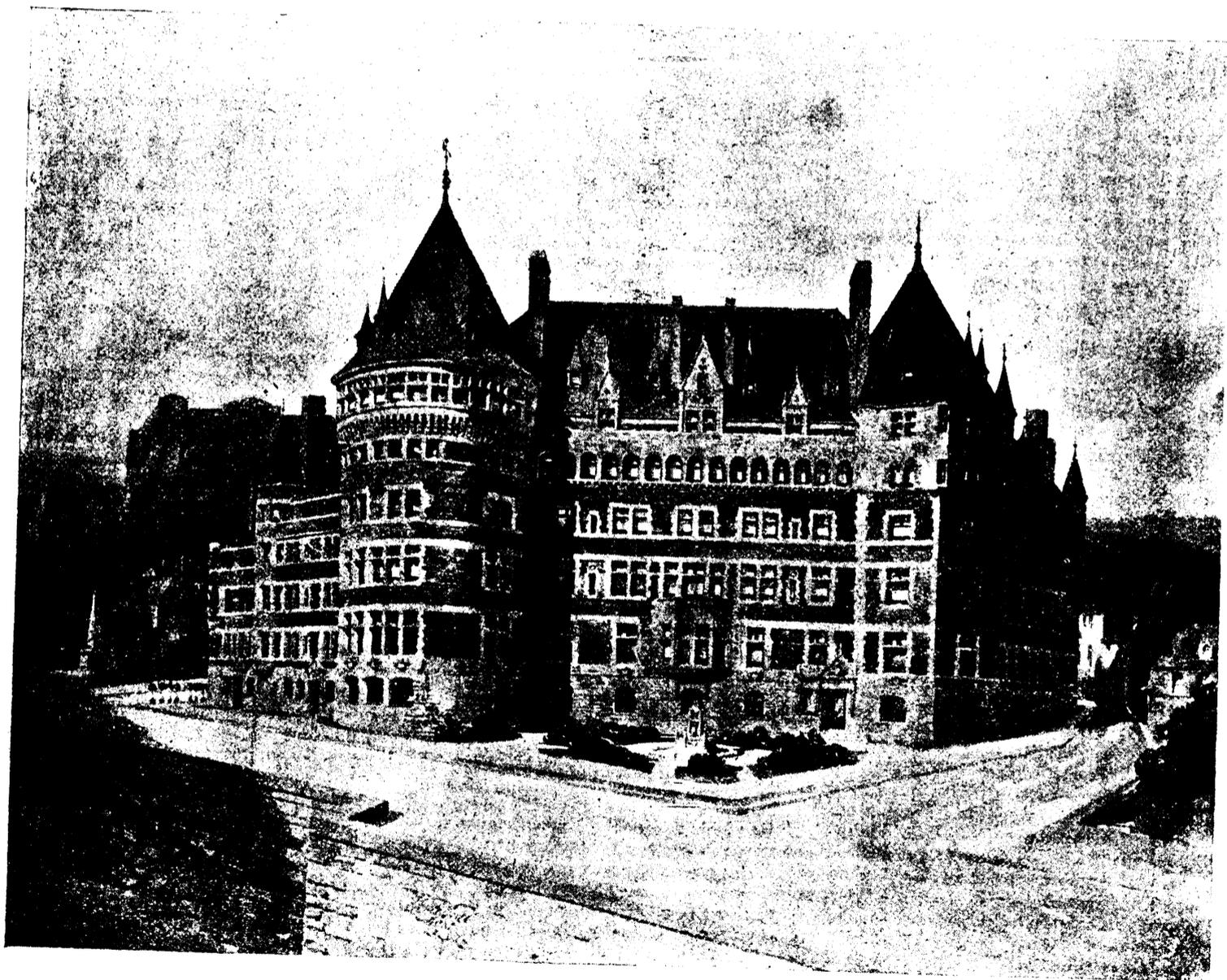
Une jeune et piquante Parisienne, portant de gracieuse façon l'antique costume—charmant toujours—des vieux bouffons de la comédie française, voilà un sujet assez souvent traité, que M. Carrier-Belleuse a rajeuni de son spirituel pinceau.

Pourquoi le costume d'Arlequin exerce-t-il tant de séduction sur les femmes? C'est là un point de psychologie féminine qui demanderait à être traité philosophiquement. Est-ce parce que cette jolie veste est de toutes les couleurs, et que, comme les couleurs sont toutes jolies, ce costume va à tous les teints? C'est possible; toujours est-il que celle-ci est des plus gracieuses sous ses fanfreluches, et son charmant sourire, au seuil de ce numéro, séduira certainement tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Joseph Ruby of Columbia Pa., a souffert depuis sa naissance d'humeurs scrofuleuses jusqu'à ce qu'il ait été entièrement guéri par la Sarspareille de Hood.



QUÉBEC — BÂTISSE DE LA DOUANE
Photographie Beaudry—Photogravure Armstrong



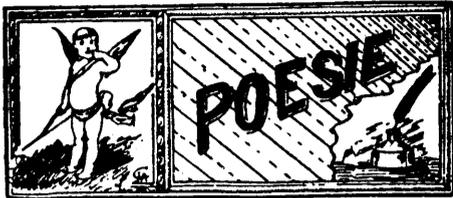
QUÉBEC — L'HOTEL FRONTENAC EN CONSTRUCTION
Photographie Notman & Son—Photogravure Armstrong



QUÉBEC — L'INCENDIE DE HEDLEYVILLE : VUE DU COTÉ SUD



QUÉBEC — L'INCENDIE DE HEDLEYVILLE : VUE DU COTÉ EST
Photographies Beaudry—Photogravures Armstrong



LA FILLE DU HAMEAU

I

Sous le frais ombrage d'un chêne,
Un beau jour du printemps nouveau,
J'aperçus, jouant dans la plaine,
Une fillette du hameau.
Son sourire était plein de charmes
Et me faisait rêver aux cieux ;
Jamais l'amertume des larmes
N'avait terni ses beaux yeux bleus.

Qu'elle était belle, enfant de mon village,
Rêve chéri du matin de mon âge !
Pourquoi donc fuir, ô premières amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?....

II

Elle grandit, ange candide,
Et j'admirais sur son front pur,
La grâce et la beauté splendide,
Et la flamme en son œil d'azur.
Ce fut la vierge caressante,
Au doux printemps de mes amours :
L'idéal qu'un poète chante,
Riant soleil de mes beaux jours.

Qu'elle était belle, enfant de mon village
Ange du ciel que j'aimai sans partage !
Pourquoi donc fuir, ô premières amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?

III

Un jour, aimable enchantresse,
Elle me promit son amour
Et répondit à ma caresse ;
Oh ! ce fut là mon plus beau jour !
Qui rallumera cette flamme
Dont brûlait mon cœur enchanté ?
Qui fera rentrer dans mon âme
Tout le bonheur que j'ai goûté ?

Qu'elle était belle, ô fille du village,
Quand je l'aimais, au printemps de mon âge !
Pourquoi donc fuir, ô premières amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?

IV

Un soir d'angoisse et de tristesse,
Une ombre sur mon front passa ;
Elle pâlit sous ma caresse
Et son sourire s'effaça.
Trois jours après, sa voix brisée
Me disait un adieu cruel
Et loin de mon âme blessée
L'ange s'envolait vers le ciel.

Qu'elle était belle, enfant de mon village,
Partie, hélas ! au printemps de son âge !
Oh ! pourquoi fuir, ange de mes amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?

EDGAR DE BREVAN.

UNE VIELLE AMIE

NOUVELLE

I

N dimanche matin, le père
Maurel dit à Mariette :
—Si nous allions au cime-
tière, petite ; qu'en penses-
tu ?

Mariette, qui rangeait les
casseroles du pauvre mé-
nage sur la planche de bois
blanc, au-dessus de la che-
minée, dit, les yeux gros de
larmes et en joignant les

mains :

—Oh ! oui, papa ; je n'osais pas te le demander.
Le père Maurel reprit :

—Eh ! petite, mets ton beau chapeau et ta robe
de coton rose....

Il allait ajouter : " que ta mère t'a achetés huit
jours avant de mourir," mais il n'acheva pas sa
phrase.

Mariette sauta au cou de son père et s'écria,
presque joyeuse :

—Je suis prête à l'instant, papa. Nous ache-
terons chez la mère Balthazar une grosse botte de
violettes et de roses, n'est-ce pas, qui sentent si
bon, comme celles que tu apportais quelquefois à
la pauvre maman, le samedi soir, et nous l'attache-
rons à la croix....

Le père Maurel ne répondit rien, mais il sécha,
du revers de la main, deux grosses larmes qui lui
roulaient dans les moustaches....

II

Un pâle soleil de septembre, dans le ciel tout
bleu :

Les feuilles jaunies tourbillonnent lentement
dans les allées du cimetière, désertes encore à cette
heure matinale. Elles jonchent le gazon, s'ac-
crochent aux couronnes et aux croix de fleurs des
tombes et semblent dire à ceux qui pleurent :
" Regardez donc comme tout s'en va : notre rôle
aussi est joué et nous mourons...."

Dans un sentier détourné, tout au bout, à l'é-
cart, bien loin du luxe des monuments de marbre
et de pierre, le père Maurel et Mariette sont age-
nouillés dans le gazon, devant une croix de bois
noir, grossièrement taillée....

Au-dessous de l'inscription, qui enseigne aux
passants le nom et l'âge de celle qui dort sous ces
six pieds de terre,—combien donc d'entre eux
ne l'ont jamais lue ?—entre les bras de la croix, un
gros bouquet de roses et de violettes parfume la
tombe et le sentier.

Un vieux saule-pleureur penche au-dessus ses
grands bras chevelus et une petite fauvette, l'oi-
seau des cimetières, s'égosille en un air de folle
gaieté. Mais le père Maurel et Mariette n'en-
tendent rien. Le monde n'existe plus pour eux,
lorsque, la tête penchée sur les genoux, ils prient,
ils conversent avec la *maman*, dans ce langage
mystérieux qui unit et rapproche les âmes, même
dans la mort. Ils prient et lorsque le père Mau-
rel se relève enfin, le front tout baigné de sueurs,
des larmes plein les yeux, il se rappelle, chaque di-
manche, les dernières paroles de la mourante :

—Tiens, papa, lorsque je n'y serai plus, pense à
moi, mais ne laisse pas Mariette sans mère : il y a
là-bas, rue de la Roquette....

Et elle était morte sans avoir achevé.

III

Alors, sans rien dire, le père Maurel donnant la
main à Mariette, on redescendait vers Paris.

Ils pleuraient tous les deux, comme chaque di-
manche, du reste, et ces larmes soulageaient leur
douleur.

Mais pour se montrer fort, le père Maurel les
refoulait, tant bien que mal.

Paris s'étendait là-bas, dans la brume de l'hor-
izon, où le dôme des Invalides reluisait au soleil et,
entre les maisons, un peu partout, se dressaient
des flèches d'église, des coupoles, des faites de mo-
numents, à l'infini....

Le père Maurel s'arrêta, enthousiasmé.

—Mariette, regarde, donc là-bas, ce gros soleil
tout jaune. Que c'est beau, hein ? Ce sont les
Invalides, avec le tombeau de l'Empereur....

La petite soupirait et, entre de nouvelles larmes
qui lui montaient aux yeux, elle disait :

—Oh ! je les connais bien, les Invalides ; nous
y avons été trois fois, avec maman, n'est-ce pas ?
Toujours ce souvenir !

Mais regarde donc la tour Eiffel, continuait-il,
en étendant le bras.... Tu sais, ce soir, on l'illu-
mine. Ce sera un bel incendie, va.... Nous irons
voir si tu veux ?

Il riait, faisant tourner sa canne entre les doigts,
mais rien ne pouvait la distraire de son chagrin, et
elle dit :

—Oh ! oui, je voudrais bien, si maman était avec
nous....

Alors le père Maurel s'arrêta, et, la regardant

avec un sourire :

—Hein si nous allions boire un coup de " blanc"
chez la mère Mathieu, tu sais bien, la vieille amie
de la maman : qu'en penses-tu ?

La figure de Mariette s'éclaira aussitôt et elle
s'écria :

—Quelle bonne idée, papa Maurel !

Et, se faisant bien câline, elle l'attira à elle et
lui dit à l'oreille :

—Est-ce que Petit Jean sera là, au moins ?

—Ah ! cette fois-ci, Mariette, tu m'en demandes
trop long, dit-il, tout joyeux du résultat qu'il avait
obtenu. Mais, si nous allions voir ?....

IV

Il n'était pas là, Petit Jean. Une grosse fièvre,
assez inquiétante, paraît-il, le tenait cloué sur son
lit, depuis huit longs jours, et vous pensez bien que
la maman Mathieu n'était pas des plus gaies.

Et cependant, lorsqu'elle vit entrer le père Mau-
rel et Mariette, les yeux tout rougis de larmes, la
douleur des autres soulagea un peu la sienne. Le
malheur a parfois de ces rapprochements.

C'était, après le cimetière, leur pèlerinage de
presque tous les dimanches.

Il faisait si bon, dans cette jolie salle ensoleillée,
où tout respirait le calme et la tranquillité, que les
trois amis en oublièrent pour un peu le souvenir
de leurs morts, car la mère Mathieu était veuve et
toute seule avec Petit Jean.

Et puis, elle était du pays, et son vin blanc des
coteaux de Touraine se laissait joliment boire, je
vous en réponds !

Mais ce dimanche là, il manquait quelque chose :
Petit Jean n'était pas là et Mariette, toute triste
dans son coin, ne gazouillait pas de son gai babill
de rossignol.

Le père Maurel lui-même vidait son verre sans
enthousiasme, par habitude, et la bouteille était
presque vide, qu'il n'avait pas une seule fois claqué
de la langue, ce qu'il ne manquait jamais de faire.

Il se décida enfin à parler :

Et comme ça, maman Mathieu, il est malade, le
"gosse" ? Rien de sérieux, au moins, un gros
rhume, n'est-ce pas, une petite indisposition, sans
conséquence....

La mère Mathieu branlait la tête, ne répondant
rien, comme perdue dans un long rêve triste.

Le père Maurel reprit :

—Oui, les enfants, c'est pas commode, surtout
lorsque le père est parti, comme chez vous.... ou
la mère, comme chez moi, et je me suis demandé
plus d'une fois si je ne ferais pas mieux....

Mariette, qui regardait dans la rue, le nez collé
à la vitre, ne le laissa pas achever :

—Je veux m'en aller, papa, dit-elle au bout d'un
instant. Si nous partions, dis ?....

Le père Maurel la prit par la main, la mit à
cheval sur ses genoux et lui passa les doigts dans
les cheveux en disant :

—Je veux bien, Mariette, mais il ne fera pas
plus gai chez nous que chez la mère Mathieu, la
vieille amie de ta mère. Enfin, puisque tu le veux,
nous irons voir : d'ailleurs, la nuit descend et il y
a plus de dix pas jusque chez nous. Du reste,
nous reviendrons dimanche. Petit Jean sera guéri,
bien sûr, n'est-ce pas, maman Mathieu, et vous
pourrez jouer ensemble toute l'après-midi, jusqu'au
soir.

Elle était toute rassérénée :

—Oh ! oui, c'est cela et nous achèterons un beau
jouet pour Petit-Jean, au bazar de l'hôtel-de-ville,
un gros polichinelle, avec une bosse et un chapeau
de gendarme....

Et sautant au cou de maman Mathieu, pour
l'embrasser avant de partir, elle lui dit :

—Au revoir, madame Mathieu : faites tous nos
compliments à Petit-Jean et dites-lui que je prie-
rai le bon Dieu pour sa prompte guérison, n'est-ce
pas ?....

V

Et alors, au moment de se quitter pour huit
jours, maman Mathieu se sentit encore plus triste
que tantôt, elle ne savait trop pourquoi.

Plus que jamais, elle voyait le grand vide de
son existence, de cette vie brisée et solitaire, où
l'on sait qu'il manque quelque chose, un absent,



un disparu, un être cher, que l'on pleure toujours, et comme le père Maurel lui tendait sans façon sa grosse main de travailleur, — c'était bien permis, n'est-ce pas, avec la meilleure amie de maman ? — elle le regarda bien fixement . . .

Mariette lui envoyait, de ses petits doigts roses, un baiser délicieux, où elle avait mis toutes ses gentillesses enfantines.

Oh ! alors, surmontant toutes les hésitations qui la retenaient depuis longtemps, elle se pencha tout à coup vers le père Maurel et lui dit tout simplement, à demi-voix, comme à un ami :

— Ecoutez, papa Maurel, ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça : il faut à toute force que nous donnions une maman à Mariette et un papa à Petit-Jean, puisque le bon Dieu les leur a enlevés un peu trop tôt, à ces pauvres chers chérubins . . .

A ces mots, le père Maurel sentit une petite main s'accrocher à la sienne et, levant les yeux sur la mère Mathieu et sur Mariette, il vit un même sourire d'intelligence sur les deux visages : Mariette avait deviné ! . . .

C'est alors seulement que, très calme, avec quelque chose qui lui oppressait délicieusement la poitrine, il comprit le sens de la dernière phrase, que la mort avait empêché la maman d'achever :

— Tiens, papa, lorsque je n'y serai plus, pense toujours bien à moi, mais ne laisse pas Mariette sans mère : il y a là-bas, rue de la Roquette . . .

Et, tout naturellement, il acheva ainsi :

. . . Une vieille amie, qui ne demandera peut-être pas mieux . . .

J. B. Chatrian.

Bruxelles (Belgique), 1892.

L'INCENDIE DE HEDLEYVILLE

(Voir gravures)

Québec est la ville aux sinistres conflagrations. On est quelquefois tenté de croire à la vieille et légendaire prophétie, en partie du moins : car, si Montréal n'a plus lieu de craindre la ruine par les inondations, à présent, Québec continue de donner à penser, par ses incendies périodiques et immenses, qu'il est destiné à périr par le feu.

Tout récemment, c'était au tour de Hedleyville, cet actif petit village de la banlieue québécoise. M. Ledieu, dans une de ses causeries dernières, nous a déjà parlé de cette désolation.

Il nous a dit, surtout, avec impartialité, le beau dévouement des marins français et anglais, alors à Québec, pour secourir les sinistrés. Il nous a fait admirer ce grand mouvement d'humanité ralliant les efforts généreux, au profit d'une même cause, d'anciens adversaires invétérés : les Anglais marchant au combat avec la *furie* des chefs français, dont ils suivaient l'entraînement ; les Français réfrénant leur impétuosité pour obéir au sang-froid des commandements saxons.

Nous laissons ici la parole à un confrère : les détails qu'il présente sur cette magnifique scène donneront plus d'intérêt aux gravures que nous publions aujourd'hui, pour illustrer le calamiteux incendie de Hedleyville.

Racontant l'incendie, il s'exprime ainsi : " Vers quatre heures après-midi le feu a éclaté dans une grange à l'extrémité est du village. Les flammes, activées par une forte brise se sont propagées avec une rapidité effrayante. A cinq heures douze maisons étaient en feu, et l'incendie continuait à se propager. Hedleyville n'a pas de pompes à incendie et est habité en grande partie par des ouvriers qui n'étaient pas rentrés de leur travail. Une panique s'est emparée des femmes, qui, voyant le village menacé d'une destruction complète, se sont sauvées en emportant leurs enfants. Des centaines d'hommes de bonne volonté, de Québec, se sont rendus en toute hâte à Hedleyville ; mais, n'ayant pas de pompes, ils ne savaient que faire pour arrêter les progrès de l'incendie. Sur ces entrefaites sont arrivés deux cents hommes de l'*Aréthuse* avec des haches d'abordage et d'autres instruments et ils se sont mis aussitôt à abattre les maisons les plus menacées afin de faire

la part du feu et de sauver le reste du village. Ils ont été rejoints ensuite par deux cents hommes du navire de la marine anglaise *Blake*, apportant des pompes à main et de la poudre pour faire sauter les maisons qu'il fallait sacrifier.

" Pendant près de trois heures, marins français et anglais ont rivalisé d'efforts pour arrêter les progrès de l'incendie, s'exposant souvent à de graves dangers. Dès qu'une nouvelle maison prenait feu, on voyait monter les braves matelots sur le toit, avec une agilité incroyable, pour y attacher des crocs munis de câbles. Aussitôt qu'ils étaient descendus, on faisait tomber la maison à l'aide de ces câbles. Les marins ont sauvé ainsi toute la partie ouest du village et quelques-uns d'entre eux ont reçu de graves brûlures. Lorsque les marins français ont quitté ensuite Hedleyville pour retourner à bord de l'*Aréthuse* les habitants du village leur ont fait une véritable ovation.

" Cent maisons, la plupart en bois, ont été détruites, et un homme du nom de Lafrance a été grièvement blessé. Les pertes matérielles ne s'élèvent pas à plus de \$100,000, mais de nombreuses familles ont perdu tout ce qu'elles possédaient et se trouvent sans abri et sans ressources."

Dans ce bel acte de charité il y a quelque chose qui console du désastre de Hedleyville, et cet incident suffira à le rendre célèbre entre tous ceux par où Québec a passé.

JULES SAINT-ELME.

NOTES ET FAITS

Histoire des sectes

Au beau temps de la chevalerie, — dit L. Larthey dans son *Dictionnaire des Noms*, — on appelait galois les membres d'une secte poitevine où chaque membre prouvait, en s'imposant quelque souffrance, la vive affection qu'il avait pour la dame de ses pensées. L'été, par exemple, il se couvrait de fourrures et se rôtiissait devant un grand feu. L'hiver, il se roulait dans la neige, en tenue plus que légère. Il paraît que ces stoiciens d'un nouveau genre ne tinrent pas longtemps contre le ridicule et les fluxions de poitrine.

* * * *

Variétés chronologiques

Avant que les Romains eussent des cadrans solaire dit notre confrère du *Musée des Familles*, ce qui ne fut qu'au temps de la première guerre punique, ils étaient assez ignorants sur la division du jour. Ils ne connaissaient que le soir et le matin, et ils crurent leur science fort augmentée quand on y joignit le midi. Un ericr public se tenait en sentinelle dans le lieu où s'assemblait le Sénat, et dès qu'il apercevait que les rayons du soleil tombaient directement entre la tribune aux harangues et le lieu qu'on appelait la station des Grecs, il criait à haute voix : " Romains, il est midi ! "

Et c'était tout ce que les citoyens savaient des heures du jour.

* * * *

A propos de choléra

Il s'agit d'un vieux marabout qui se rend en pèlerinage à la Mecque. Chemin faisant il est rejoint par un cavalier, au teint verdâtre et drapé de blanc ?

Interrogé par le marabout : — Je suis le choléra, dit le cavalier vert, et vais à la Mecque. Mais je me sens d'humeur bénigne. Cent victimes me suffiront.

— Ne pourriez-vous pas vous contenter de cinquante, Seigneur ? fait en tremblant le pèlerin.

— Soit, je te le promets.

A la porte de la ville sainte, ils se quittent.

Mais voilà qu'au lieu de cinquante décès, en moins de huit jours, il s'en produit cinq mille. Epouvanté, le marabout prend la fuite, rejoint de nouveau le sinistre chevaucheur.

— Ah ! s'écrie-t-il, Seigneur Choléra, ce n'est pas bien à vous de me manquer de parole.

— Je n'y ai pas failli. Cinquante hommes seulement sont tombés sous ma faux.

— Et les quatre mille neuf cent cinquante autres ?

— Ils sont morts de peur.

A méditer.

La lune à un mètre de la terre

Voilà qu'on parle de clôturer ce siècle de merveilles par la construction d'un appareil qui permettra, pour ainsi dire, de *toucher la lune avec la main*. Sera-ce le clou de l'exposition universelle de 1900 à Paris.

Le gouvernement français est saisi d'un projet de construction d'un appareil d'optique assez puissant pour rapprocher la lune à *un mètre* (3 pieds) de la terre et permettre de voir les autres astres de très près. S'il y avait des habitants, ça pourrait être très indiscret, savez-vous ? Les études relatives à cet appareil, qui ont été faites à l'Observatoire de Paris, sont terminées, et la commande en a été prise par les établissements industriels français qui, seuls, sont en mesure de le construire, et qui défient sur ce point toute concurrence étrangère. On aura une idée de la puissance de cet instrument quand on saura que le disque réflecteur, calculé par M. Henry, de l'Observatoire, aura 3 pieds de diamètre. Les deux plus puissants télescopes sont ceux de l'Observatoire de Lick, construit au sommet du mont Hamilton (Californie), et de l'Observatoire de Nice. Le télescope de l'Observatoire de Lick est d'une grande puissance qui n'est dépassée en distance focale que par celui de Nice, terminé en 1891. On emploie surtout le télescope de Lick pour l'étude topographique de la lune. Quel succès pour l'Exposition de 1900 à Paris, si l'on peut satisfaire ceux qui *demandent la lune* !

* * * *

Pot de pensées

Le concierge fait sa cour avec un balai, l'amoureux avec un bouquet.

Le vote pour l'assiette de l'impôt devrait avoir lieu dans une soupière.

Ce n'est que lorsqu'il y a du froid entre deux nations qu'elles font feu l'une sur l'autre.

Certains gens prétendent qu'on ne peut plus rien manger quand on n'a plus de dents. C'est une erreur. Lorsqu'on est édenté, on mange les mots.

Avant le mariage, le fiancé est généralement reçu avec ces mots : " Est ce toi chéri ? " Après le mariage, sa femme court vivement à lui en criant : " Essuie tes pieds avant d'entrer. "



Mme Amanda Paisley

Pendant plusieurs années une fidèle de l'église Episcopale lienne Trinité, à Newburgh N. Y., dit toujours MERCI à la Sarsepareille de Hood. Elle souffrait depuis des années de l'*Eczema* et des *Scrofules* sur la figure, la tête et les oreilles, ce qui la rendit sourde presque toute une année et affecta sa vue. A l'étonnement de ses amis, la

Sarsepareille de Hood

a ait opéré une guérison, et maintenant elle entend et elle voit aussi bien que jamais. Pour plus amples détails sur son compte, s'adresser à C. I. Hood, Lowell, Mass.

Les *PIECES* de HOOD sont faites à la main, et son parfaites de condition, de proportion et d'apparence.

LAPRES LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres et au prix courant, — Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—Le lac Owen, en Californie, vient d'être vendu à un syndicat anglais pour \$3,000,000. On dit que ce lac contient du soda pour une valeur de \$200,000,000.

BON POUR LES VOLAILLES

Le révérend T. S. Brooke, pasteur de l'église presbytérienne centrale à Clarkeburg, Virginie Occidentale, E.-U., écrit ce qui suit : " J'imbibai un morceau de pain de la grosseur du pouce, d'huile Saint-Jacob et je le fis avaler de force à un poulet qui était presque mourant. Je répétau la dose immédiatement et une demi-heure après le poulet mangeait de bon appétit. Le lendemain et quatre jours plus tard je répétau la dose. En moins d'une semaine, ce poulet était parfaitement rétabli. Voyant que toutes mes poules étaient malades, je les enfermai dans le poulailler, ne leur donnant rien à manger avant deux heures de l'après-midi. Je fis alors une pâte avec de la farine de blé d'Inde et mêlai assez d'huile Saint-Jacob pour lui donner une forte odeur, et n'ayant donné que de l'eau fraîche en quantité à mes poules, elles eurent bien vite mangé toute cette pâte. Après cela je les fis sortir du poulailler. Je répétau la chose tous les deux jours pendant une semaine. Je ne découvris ensuite aucune trace de choléra parmi mes poules ; au contraire, elles étaient mieux portantes et plus grasses que jamais elles ne l'avaient été auparavant. Tous les éleveurs de volailles en font usage.

—La Russie possède le plus gros cuirassé qui se soit encore fait. Ce vaisseau se nomme *Ruric* (du nom du fabricant qui l'a fait) et a un tirage de 11,000 tonneaux.

QUELLE PLUS EVIDENTE PREUVE faut-il du mérite de la Sarspareille de Hood que les centaines de lettres qui arrivent continuellement, racontant ses merveilleuses guérisons là où tout autre remède avait failli ? En vérité, la Sarspareille de Hood possède un pouvoir curatif spécial, inconnu aux autres médicaments.

Les PILULES DE HOOD guérissent la constipation en rétablissant le fonctionnement des voies alimentaires. C'est le meilleur remède spécifique domestique.

—L'empereur de Russie vient de décider qu'à l'avenir chaque soldat de son armée devra être muni d'un mouchoir de poche et il en a ordonné l'achat de 3,500,000

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

A LA CLASSE OUVRIERE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE, 1551, rue Ste-Catherine



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant, 81, St-Jacques Montréal, Canada

"August Flower"

M. Lorenza E. Spleeper est très connu des citoyens d'Appleton, Me., et des environs. Il écrit : " Il y a 8 ans, je devins malade et j'ai souffert comme seuls les dyspeptiques peuvent souffrir. Je commençai alors à me servir de August Flower. Je souffrais énormément dans le temps. Je vomissais tout ce que j'avais le malheur de manger. Alors après quelques instants j'étais obligé de manger et de souffrir encore. Je pris une petite quantité de votre remède et je me sentis beaucoup mieux, et après avoir pris encore un peu de August Flower, ma dyspepsie disparut, et depuis ce temps je n'en ai jamais eu de symptômes seulement. Je puis maintenant manger n'importe quoi sans avoir peur de la dyspepsie, je désire que tous ceux qui souffrent de cette maladie, ou des maux causés par elle-même, se procurent une bouteille de August Flower, et j'affirme positivement qu'il n'y a pas de remède égal à August Flower. (26)

CETTE DOULEUR

HORRIBLE

DANS

L'ESTOMAC

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle contre l'ent le scalpe en bon état empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St Laurent.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle contre l'ent le scalpe en bon état empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St Laurent.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

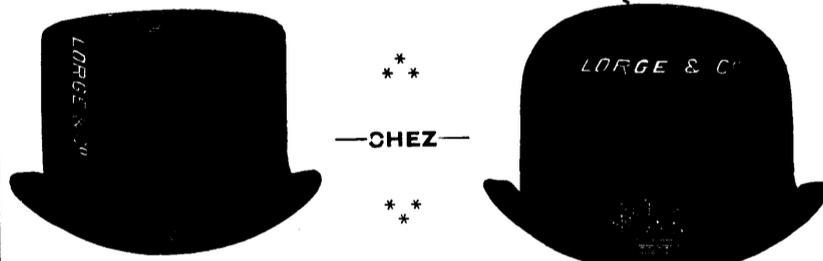
LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez L'œil à ceci

Demandez-la à votre agent de machines à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adresser à CREENMAL BRCS Manuf., Georgetown, Ont

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE CÉLÈBRE CHOCOLAT MENIER Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres. Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

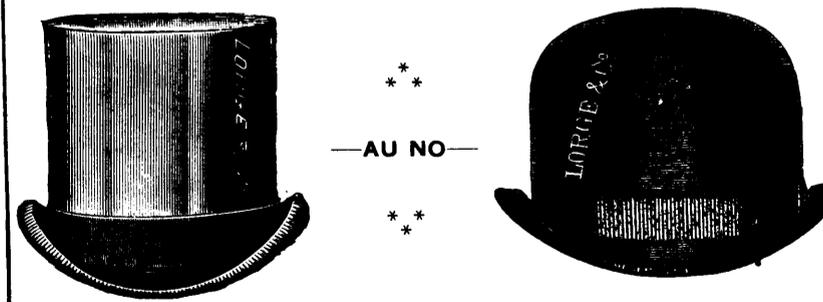
Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



LORGE & CIE

Chapeau de soie, Casques, Pull over, Manteaux, Feutre, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribue



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1873, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La. " Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons, la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Handwritten signatures of J. A. Eustis and M. A. Beale.

Commissionaires

Nous, les sousignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Lemaux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS. MARDI, 11 OCTOBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est	20,000
1 PRIX DE 10,000 est	10,000
1 PRIX DE 5,000 est	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont	5,000
25 PRIX DE 300 sont	7,500
100 PRIX DE 200 sont	20,000
200 PRIX DE 100 sont	20,000
300 PRIX DE 60 sont	18,000
500 PRIX DE 40 sont	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont	10,000
100 PRIX DE 50 sont	5,000
100 PRIX DE 40 sont	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont	39,960
-----------------------	--------

3,434 prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS : Le billet \$5 ; Deux cinquième \$2 ; Un cinquième \$1 ; Un dixième 50c ; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs : 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres. Pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAIS CHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier Janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.



Gérard est accu u et il a tout vu. Il se jette dans la rivière.

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

—Soit, j'y vais, mais ça m'ennuie, je ne vous le cache pas. Donnez-moi un coup de main pour placer mon orgue dans votre voiture.

L'orgue une fois hissé, Glou-Glou s'installa. Une heure et demie après, la voiture entra dans Creil.

Beaufort attendait avec la plus vive impatience.

Déjà même il désespérait.

Lorsqu'il aperçut la voiture qui s'arrêtait devant la grille, il accourut. Jan-Jot était là, qui le salua à cinq ou six reprises, gauchement.

Glou-Glou était, de Marceline et de Beaufort, celui qui avait le moins vieilli. Il avait le visage un peu plus hâlé, il n'avait pas pris d'embonpoint, —et pour cause,—il avait toujours la même figure réjouie, pleine de bonne humeur, les yeux à fleur de tête toujours souriants ; il y avait seulement quelques poils blancs dans sa moustache et dans la barbe qu'il portait en fer à cheval.

Et voilà pourquoi Beaufort le reconnut tout de suite, cet homme, un instant apparu au jour le plus navrant de sa vie, malgré le temps écoulé, bien qu'il ne l'eût vu qu'une fois.

—Venez, venez, dit Beaufort, j'ai à vous parler.

Il l'entraîna d'une main nerveuse. Le pauvre homme était dans une agitation impossible à dépeindre.

Qu'allait-il apprendre ? Qu'allait dire Glou-Glou ?

Sa vie dépendait de ce musicien des rues, de ce mendiant.

Et pendant qu'il le conduisait vers la maison dont la blanche façade apparaissait entre les arbres au fond du jardin, il le considérait à la dérobée, il essayait de scruter cette physionomie, de descendre jusqu'à ce cœur.

Et il se disait :

—C'est un honnête homme. . . . il aura peut-être pitié de moi !

Glou-Glou se voyait observé. Il détournait le regard. Mais il se sentait plus calme, car, depuis une heure et demie, il avait eu le temps de prendre son sang-froid.

Ils entrèrent, traversèrent le vestibule, puis Beaufort poussa une porte qui ouvrait sur un petit salon japonais.

Glou-Glou ne voulait pas entrer, ébloui par les mille bibelots qui l'en-

touraient, et ses souliers s'accrochaient aux tapis qu'ils soulevaient et entraînaient, le faisant trébucher.

Il était devenu rouge.

—Excusez, disait-il, excusez. . . . c'est les clous. . . .

Il ne voulait pas s'asseoir, non plus. Il fallut que Beaufort l'y obligeât. Celui-ci avait fermé la porte.

Ils étaient seuls.

Glou-Glou toussa. Le supplice allait commencer.

—Ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons en présence, dit Beaufort, avec une émotion qu'il ne parvenait pas à maîtriser. . . . Ai-je besoin de vous le rappeler, il me semble que vous vous en souvenez vous-même ; c'était, il y a vingt-cinq ans, au château de Benavant, quelques jours après mon mariage avec mademoiselle de Montescourt. . . .

—Ah ! oui, oui, monsieur, je me rappelle. . . .

—Vous vous rappelez aussi pourquoi vous étiez à Benavant ce jour-là, ce qu'on voulait apprendre de vous, pourquoi l'on vous avait fait rechercher ?

—Attendez. . . . permettez que je me souvienne. . . .

—Il s'agissait d'une disparition.

—J'y suis. . . . mam'selle Marceline s'en était allée. . . . Pardonnez-moi j'ai abandonné le pays depuis cette époque, et il y a si longtemps. . . .

Beaufort ne le quittait pas des yeux. Le trouble de Glou-Glou ne pouvait lui échapper.

—Cet homme ment ou est disposé à mentir ! murmurait-il.

Et poursuivant :

—Qui vous a remis la lettre que vous m'avez apportée, il y a trois jours ?

—Nous y voilà ! murmura Glou-Glou. Du sang-froid !

—Une grande enveloppe, n'est-ce pas ? . . . Dans laquelle il était facile de sentir, sous les doigts, qu'il y avait autre chose que du papier ?

—C'est bien cela.

—Et vous tenez à savoir qui me l'a remise ?

—J'y tiens beaucoup.

Eh bien, voilà, dit Glou-Glou en se grattant l'oreille, je ne saurais vous contenter, et je le regrette, parole, je le regrette. . . .

—Vous ne sauriez, et pourquoi ?
 —Je ne connais pas la personne qui m'as remis la lettre.
 —C'est impossible !
 —Non, puisque c'est la vérité. C'est bien simple, allez. J'étais en train de tourner la manivelle de mon moulin, devant une brasserie, sur la place, quand un homme s'approche de moi et me tend la lettre.
 —Un homme ?
 —Oui, de mon âge, à peu près, dans les cinquante à soixante. Et qui n'avait pas l'air cossu, non plus.
 —Comment était-il habillé ?
 —Ma foi, je n'ai pas remarqué. Comme tout le monde : un paletot, un chapeau mou. C'était la première fois que je le voyais.
 —Il est bien étrange qu'une personne inconnue soit justement venue vous trouver pour vous confier cette commission.
 —Ce n'est pas la seule fois que cela m'arrive, je l'ai dit à votre domestique. Tout le monde me connaît, mais moi, je ne connais pas tout le monde. Je ne puis rien vous dire de plus.
 —Et cet inconnu, en vous chargeant de cette commission, qu'a-t-il dit ?
 —Peu de choses : "Savez-vous où demeure M. Beaufort, le maître de forges.—Oui.—Voici une lettre et vingt sous." C'est vrai ! ça, il ne m'a donné que vingt sous, ce n'était pas trop pour la course. Je suis parti aussitôt, mon orgue sur le dos.
 Beaufort se leva et se mit à marcher dans le salon, d'un pas heurté et inégal, s'arrêtant parfois pour examiner Glou-Glou, d'un œil triste, et en même temps plein de colère.
 —Cet homme ne veut point parler, se disait-il, et pourtant il faut qu'il parle !
 Il revint près de Glou-Glou, qui baissait l'oreille.
 —Vous ne mentez pas, Jan-Jot ?
 —Non, parole, non.
 —Ne serait-ce pas une femme qui vous aurait remis cette lettre... en vous recommandant le secret... mais ce secret, Jan-Jot, croyez-vous qu'il soit de votre devoir de le tenir ?... Vous êtes une brave et honnête nature, Jan-Jot, je le sais, et tout le monde se plaît à le reconnaître... et je m'adresse à votre loyauté, à votre cœur... à votre compassion même...
 —Il n'y a ici ni loyauté, ni cœur, ni compassion, fit rudement le joueur d'orgue, qui prenait les devants, ne voulant pas se laisser gagner, il n'y a, pour moi, que l'impossibilité de m'expliquer sur une chose que j'ignore.
 —Je suis persuadé que vous ne me dites pas la vérité. Bien plus, Jan-Jot, écoutez-moi attentivement...
 —Pour cela, je vous écoute.
 —Je suis convaincu qu'il y a vingt-cinq ans, lorsque le juge d'instruction vous a demandé quelle était la jeune femme rencontrée en votre compagnie sur la route de Châteauroux, vous avez menti en disant que vous ne la connaissiez pas.
 —Mais, tonnerre de sort, je l'ai juré...
 —Je suis convaincu, enfin, que la personne qui vous a confié la lettre que vous m'avez apportée il y a trois jours est une femme, et qui ne vous est pas inconnue...
 Glou-Glou se mit à rire, mais il riait faux.
 Beaufort se tordait les mains. Il faisait peine à voir. Le joueur d'orgue tournait son chapeau entre ses doigts et ne quittait pas le tapis des yeux.
 —Comment faire, murmurait Beaufort, comment faire ?
 User des menaces, c'était inutile. Glou-Glou ne paraissait pas homme à se laisser intimider.
 Le gagner par des promesses, par l'offre d'une fortune ?
 Peut-être Glou-Glou faiblirait-il ?
 —Jan-Jot, je ne vous redirai pas mon histoire. Vous savez comment elle a disparu mystérieusement. J'ai tout fait pour percer le mystère de cette disparition, mais je n'ai rien pu découvrir. Je ne sais vraiment pas comment je ne suis pas mort, ou comment je ne suis pas devenu fou. Si je ne suis pas mort, du moins ma santé a été fort ébranlée, et jamais je me suis guéri de cette blessure. Il y a quelques jours, je croyais que tout était fini, et je voyais venir la mort, lorsque votre lettre m'a été remise. Cette lettre était une espérance suprême qui luisait tout à coup dans ma vie. On dirait vraiment que l'inconnue qui me l'a envoyée devinait le danger qui me menaçait et voulait me sauver malgré moi. C'est pourquoi je vous dis, Jan-Jot, que vous en savez plus que vous ne le laissez paraître... ma vie tient à ce que vous allez me dire... Refusez de parler, et c'est fini de moi... Parlez, dites-moi la vérité, qui sait si elle ne me sauvera pas, cette vérité, quelque terrible qu'elle soit... Je vous en supplie, Jan-Jot, parlez !...
 —Je suis bien triste, monsieur, de voir que vous vous trompez de la sorte, et surtout de ne pouvoir rien faire pour vous être agréable...
 Beaufort se prit le front entre les mains.
 —Souvenez-vous, Jan-Jot, que vous tenez entre vos mains le bonheur et la vie d'un homme...
 —Mais non, M. Beaufort, rien de tout cela...
 —Vous pouvez le tuer ou le faire vivre...
 —Vous exagérez !
 —Je suis riche, très riche ; parlez, et je ferai votre fortune. Que désirez-vous ?... dites-le...
 —Je ne désire rien. J'ai des économies et je fais vivre aisément ma mère. Je suis philosophe et me contente de pas grand-chose.
 —Votre mère est vieille. Un peu plus d'aisance lui ferait du bien. Ce que vous refuseriez pour vous, vous ne le refuseriez certainement pas pour elle... Dites un mot, et je mettrai vingt mille francs à votre disposition.

—Mais ce mot, monsieur Beaufort, ce mot, je ne peux pas le dire, puisque je ne sais rien.
 —Cinquante mille francs, Jan-Jot.
 —Ni cinquante, ni cent, dit le joueur d'orgue avec violence.
 —Dites un mot, Glou-Glou, et je vous constituerai, tout de suite, dix, quinze mille francs de rentes... Je ne compte pas...
 —Vous me donneriez un million !...
 —Vous êtes un malhonnête homme, Jan-Jot.
 Le joueur d'orgue, quoique très ému et très pâle, se mit à rire.
 —Malhonnête, parce que je refuse quinze mille livres de rente, moi qui n'ai pas le sou ? Soyez juste, monsieur Beaufort.
 —Jan-Jot, regardez-moi ; je ne tiens à la vie que par une dernière et suprême espérance, celle de revoir Marceline... Cette espérance, vous me l'enlevez...
 —Ah ! monsieur Beaufort, je vous prie de croire que si je pouvais...
 —Mais qui donc vous en empêche ? Quelle promesse peut tenir devant une révélation qui sauve une vie ?...
 Glou-Glou baissa la tête. Il serra les poings. Beaufort comprit qu'il ne parlerait pas. Les promesses, les offres, les prières avaient échoué. Il fallait user de la ruse.
 Il eut l'air d'en prendre son parti.
 —Soit donc, dit-il, mais vous partirez avec le remords d'avoir vu souffrir un homme, sans vouloir faire cesser sa souffrance. Adieu... je n'ai pour vous que de la haine et du mépris...
 Jan-Jot partait d'un pas lourd, très troublé et la tête en feu.
 Beaufort sonna son valet de chambre.
 Jean parut presque aussitôt. Beaufort lui montra Glou-Glou.
 —Faites le boire, grisez-le, et, quand il sera ivre, venez me chercher...
 Glou-Glou s'en allait par le corridor qui donnait sur le perron.
 C'était par là qu'il était entré.
 Jean sortit, au contraire, par la cour fit en se pressant le tour de la maison et se trouva en face du joueur d'orgue quand celui-ci descendit. Le musicien avait l'air de méchante humeur.
 —Rendez-moi mon orgue, dit-il au valet.
 —Je l'ai porté à l'office... si vous voulez venir l'y prendre...
 Glou-Glou suivit le domestique. Il crispait le poing, et des paroles confuses sortaient de sa grosse moustache.
 —S'il est permis de faire souffrir un pauvre homme comme cela !... j'ai vu le moment où j'allais tout dire... Tout dire, j'en grillais d'envie, ma parole... mais puisque mam'zelle Marceline ne le veut point, ça la regarde...
 —Qu'est-ce que vous racontez donc ? fit le valet se retournant.
 —Rien. Je me parle à moi-même : c'est une habitude.
 Ils entrèrent à l'office. Jean frappa sur l'épaule de Glou-Glou :
 —Vous boirez bien un coup avant de partir ?...
 L'émotion donne la soif et Glou-Glou était très ému. Il avait la gorge sèche.
 —Ma foi, ce n'est pas de refus.
 —Du blanc ou du rouge ?
 —Ce que vous voudrez... du blanc ça rafraîchit davantage ; mais un doigt, rien qu'un doigt, et avec de l'eau.
 —Allons donc ! vous n'allez pas mettre de l'eau dans ce vieux vin... C'est un reste de bouteille que mon maître m'a donné, et il est aussi vieux que vous... presque.
 —Oh ! aussi vieux ! dit Glou-Glou en riant.
 —Mil-huit-cent-trente-deux, mon brave, ni plus ni moins.
 —Mil-huit-cent-trente-deux, dit Glou-Glou ébahi, les yeux écarquillés, sans blague ?...
 —Aussi vrai que je m'appelle Jean Taupin et que je suis au service de M. Beaufort, dit le valet avec gravité. Du reste, regardez l'étiquette. Oh ! les étiquettes, ça se fabrique comme l'on veut, à la douzaine...
 —Ce vin-là, farceur, vient de la cave du père de monsieur.
 —Alors, plus rien à objecter...
 Jean versait dans un petit verre un vin jaune comme de l'ambre.
 —Un doigt, faisait Jan-Jot, rien qu'un petit doigt.
 —Il est dépouillé, ça ne vous fera pas de mal... A votre santé !...
 —A votre santé, monsieur Jean ; vous êtes bien honnête.
 Il fit claquer sa langue, en fermant à demi les yeux.
 —Tonnerre ! quelle bonne liqueur ! C'est un velours qui vous descend dans l'estomac.
 —Encore un peu ?
 —Non. Je n'ai pas la tête très solide... Je ne bois que de l'eau.
 —Voyons, Jan-Jot, un vin aussi vieux que vous... Est-ce que vous en auriez peur ?...
 —Moi, un ancien soldat, je n'ai peur de rien.
 —Un vin qui est peut-être de l'année de votre naissance.
 —Juste... mil-huit-cent-trente-deux... le quatorze avril, juste.
 —Alors, c'est un ami, ce vin-là... Allons votre verre.
 —Soit, mais un doigt, rien qu'un petit doigt... Merci.
 —A la vôtre, Glou-Glou.
 —A la vôtre, d'abord monsieur Jean...
 Et du revers de sa large main, il essuya ses moustaches.
 Il souriait. Ses yeux brillaient.
 —Eh ! eh ! dit-il, il est encore solide, ce vieux vin, pour son âge... Ça vous ragaillardit... Vidons la bouteille...
 —Elle est vide.
 —Déjà ! Je le regrette...

MADemoiselle DE Kerven

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

L'Espagnol, voyant entrer un moine, crut que l'heure du supplice était avancée et recula tout frissonnant. Un mot de Carmen le rassura. Sa joie ou plutôt son ivresse fut sans bornes, comme avait été son épouvante. Il se jeta dans les bras de Quirino et le pressa contre son cœur en lui jurant qu'il l'avait toujours aimé.

Il endossa ensuite l'uniforme dont nous avons dit un mot, et grâce à sa mauvaise mine naturelle, il eut l'air sous ce déguisement, d'un soldat accompli de la maréchaussée.

Il restait désormais qu'à sortir de la prison. Mais c'était là le plus difficile de l'entreprise. La rencontre imprévue d'un géolier ou d'un surveillant, s'il était impossible de se débarrasser de ce fâcheux en le tuant roide d'un seul coup de couteau, suffisait pour donner l'alarme et pour faire échouer une évasion si audacieuse et si habilement conduite.

Carmen et Moralès, guidés par l'Indien, s'engagèrent dans le couloir dérobé par lequel le guichetier introduisait les visites clandestines, et le suivirent dans toute sa longueur sans que personne se présentât sur leur passage. (Voir gravure, page 41).

À l'aide d'une des clefs du trousseau qu'elle cachait sous son froc, la gitane ouvrit la porte qui mettait ce couloir en communication avec le chemin de ronde aboutissant à la cour.

Cette cour était déserte. Le refrain d'une chanson bachique s'envolait par la fenêtre à demi ouverte du corps de garde. Les deux factionnaires, appuyés sur leurs mousquets de chaque côté du guichet principal, causaient en patois bas-breton, pour tuer le temps.

—Tiens, dit l'un d'eux à son camarade, à l'aspect de Quirino et de Carmen, je n'avais vu qu'un religieux entrer tout à l'heure, et en voici deux qui sortent.

L'Indien mit la main sur son couteau et se tint prêt à frapper.

Il n'en eut pas besoin. Le second factionnaire répliqua :

Un de ces bon frères était, sans doute, arrivé le premier. Tu n'as pas l'œil à tout depuis ce matin, Malô...

Les fugitifs passèrent hardiment. Les sentinelles, en vrais Bas-Bretons qu'ils étaient, firent avec dévotion le signe de la croix.

Une carriole, louée par Quirino et attelée d'un robuste cheval, attendait, sous la garde d'un enfant, à l'angle d'une ruelle à peu près déserte, située non loin de la place du Bouffay. Carmen, Moralès et l'Indien se dirigèrent de ce côté sans hâter le pas. Ils atteignirent la carriole dans laquelle ils montèrent ; l'enfant congédié, le cheval, fouetté vigoureusement, partit au grand trot, et le gitano s'écria dans son for intérieur :

Décidément il est écrit là-haut que je ne serai jamais pendu !... Caramba ! c'est à n'y pas croire !...

—Quels sont tes projets ? demanda-t-il ensuite à voix basse en se penchant vers sa sœur.

—Je te les dirai cette nuit, répondit Carmen.

Quirino s'absorbait dans une muette extase.

XLIII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Il avait été convenu la veille, entre Carmen et Quirino, que les fugitifs gagneraient l'un de ces petits ports qui pullulent sur les côtes de Bretagne, et que de là ils partiraient pour l'Angleterre sur la première embarcation dont le capitaine consentirait à mettre immédiatement à la voile pour Plymouth, cette embarcation fût-elle un lourd caboteur ou même une misérable barque de pêche avec cinq ou six hommes d'équipage.

Il fallait, avant toute chose, soustraire Carmen et Moralès à la terrible condamnation portée contre eux. Une fois en Angleterre, c'est-à-dire à l'abri de tout péril immédiat, les fugitifs chercheraient à loisir un navire en partance pour la Havane.

La carriole louée par l'Indien roula sur la route poussiéreuse aussi longtemps que le permirent les forces du cheval. Lorsque le pauvre animal fut complètement épuisé, c'est-à-dire une heure après la tombée de la nuit, il fallut bien s'arrêter dans une hôtellerie de village pour lui faire prendre le repos et la nourriture dont il avait besoin. Il est à peu près inutile d'affirmer à nos lecteurs que les trois déguisements avaient depuis longtemps disparu sous la paille qui garnissait le fond de la carriole.

Les voyageurs firent un souper frugal ; puis Carmen dit à Quirino qu'elle allait se jeter sur un lit pendant quelques heures, et elle l'engagea à suivre cet exemple.

Tandis que l'Indien s'occupait, dans l'écurie, à donner au cheval une abondante provende, Moralès monta dans la chambre de sa sœur :

—Est-ce que, véritablement, lui demanda-t-il, nous retournerons à la Havane avec Quirino ?

—Tu es fou, mon pauvre Moralès ! répondit la gitane en levant les épaules. Comment un garçon d'esprit (car tu es un garçon d'esprit, mon frère) peut-il m'adresser une question si sottise et si ridicule ! !

—Alors, qu'allons-nous faire ?

—Abandonner notre sauvagerie à lui-même, le plus tôt possible, et dès cette nuit, si cette nuit tu trouves moyen d'acheter un cheval capable de nous porter tous les deux.

—A merveille ! Et avec ce cheval où irons-nous ?

—A la ville la plus proche. Nous y ferons l'emplette d'un carrosse quelconque, et nous prendrons la poste...

—Qui nous conduira ?...

—Au Havre, où très certainement le bruit de ce qui vient de se passer à Nantes n'est point encore parvenu... Ensuite, munis de mes derniers bijoux, qui représentent une somme assez considérable, et de tout l'argent qu'il me sera possible de réaliser en quelques heures, nous suivrons la route de Paris ; car c'est à Paris, je le sens bien, que m'appelle ma destinée !...

—Et la mienne aussi, caramba ! s'écria Moralès avec enthousiasme. Ma sœur, je t'approuve complètement, et pour ne retarder en rien l'exécution de ces beaux projets, je vais me mettre en mesure à l'instant même de nous procurer une monture.

—Va vite, et tâche de réussir.

—Je ferai de mon mieux... A propos, la fenêtre de cette chambre donne-t-elle sur la rue ?

—Oui.

—Laisse-la entr'ouverte ; et si tu m'entends siffler au dehors l'air du bolero sévillanais, descends avec les plus grandes précautions et viens me rejoindre, car j'aurai trouvé ce qu'il nous faut.

Puis Moralès quitta Carmen.

Vers minuit, au moment où tout le monde semblait endormi dans la maison et où le plus profond silence enveloppait l'hôtellerie et le village, l'air du bolero se fit entendre. La gitane descendit aussitôt, lentement et sans lumière. Elle trouva les portes ouvertes, ou fermées seulement au loquet, selon la confiance et naïve coutume bretonne, et elle arriva sans encombre dans la rue.

Moralès l'attendait, monté sur un petit mais vigoureux bidet, dont les sabots étaient enveloppés de paille.

Carmen, sans même s'aider de la main que lui tendait son frère, s'élança en croupe, et le bidet se mit en marche avec une ardeur de bon augure.

—Où donc as-tu déniché ce brave cheval ? demanda la gitane lorsque les maisons du village furent dépassées.

—Eh ! mon Dieu ! tout bonnement dans l'écurie de l'hôtellerie, répondit Moralès.

—Et combien l'as-tu payé ?

—Je ne sais pas. L'hôtelier dormait.

Quelques heures plus tard, le frère et la sœur prenaient la poste. Laissons-les courir vers le Havre et de là vers Paris, la ville magique qui, de tout temps, exerça sur les intrigants et les aventuriers de haut et de bas étage la même attraction irrésistible que l'aimant sur le fer. Laissons-les se glorifier de leur impunité trompeuse et recommencer une vie nouvelle dans un milieu nouveau.

* * *

Quelques mois s'étaient écoulés depuis les derniers événements que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Un bref du pape avait dissous le mariage de Tancred et de Carmen, la condamnée à mort, rendant ainsi au jeune officier la liberté de son cœur et de sa main, et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, M. de Najac, appelé au grade de lieutenant de vaisseau, venait de recevoir le commandement d'une jolie corvette de la marine royale.

Transportons-nous à bord de cette corvette, dans l'après-midi d'une orageuse journée de printemps et sur les flots tumultueux de cette partie de l'Océan qui baigne les plages du Portugal, à vingt-quatre ou vingt-cinq lieues environ du cap Saint-Adrien, témoin, deux ans auparavant, de l'épouvantable perdition du *Marsouin*.

Tancred, chargé de dépêches pour le gouverneur de la forteresse de Gibraltar, se rendait à sa destination. Il avait à son bord, outre les hommes de l'équipage, un des personnages principaux de ce récit, Quirino, dont il s'efforçait vainement de guérir, par tous les moyens possibles, l'incurable désespoir.

L'Indien, à partir du moment où, pour la seconde fois abandonné par Carmen, il avait compris que l'artificieuse créature s'était jouée de lui avec une astuce infernale, ne vivait plus, ou tout au moins souffrait tous les jours mille morts. Il luttait encore courageusement contre lui-même, il faisait des efforts surhumains pour se contraindre à mépriser, à haïr la gitane, mais rien ne pouvait combattre victorieusement le philtre magique qui coulait dans ses veines, avec son sang ! La flamme inextinguible de son amour insensé lui consumait le cœur...

Tancred et Quirino marchaient lentement l'un à côté de l'autre sur le gaillard d'arrière du petit navire qui, fouetté par des coups de vent successifs et d'une impétuosité presque effrayante, bondissait de vague en vague et

parfois se soulevait à demie hors de la mer, comme un cheval ombrageux se cabre sous son cavalier.

Le péril n'existait pas encore cependant, mais il pouvait venir d'un instant à l'autre, si la bourrasque se faisait tempête, ainsi que semblaient l'annoncer l'état du ciel et les grands nuages cuivrés roulant à l'horizon et derrière lesquels le soleil n'apparaissait que comme une large tache, tantôt rouge et tantôt livide.

Les deux amis gardaient le silence. Les sifflements du vent et les bruissements des flots ne leur auraient permis qu'à grand'peine de s'entendre et de se répondre.

Tout à coup, Quirino, dont les regards interrogeaient distraitement l'espace, toucha légèrement le bras de Tancrède pour attirer son attention, et lui montra du doigt, dans le lointain, un point noir qui, tantôt apparaissait au sommet d'une vague, tantôt disparaissait derrière les panaches d'écumes.

— Dieu me pardonne ! s'écria le jeune officier, après quelques secondes d'examen, c'est un canot qui court vent arrière sous sa voile latine... Il me semble inouï que ce canot puisse tenir la mer par un temps pareil ; mais aussi vrai que je me nomme Tancrède de Najac, avant cinq minutes nous allons voir cette coquille de noix capoter et couler bas !

Les cinq minutes s'écoulèrent sans que la prédiction de Tancrède se réalisât. Le canot ne sombrait point ; il continuait à raser, comme un goéland, la surface des vagues, et se rapprochait rapidement de la corvette. Bientôt il fut presque bord à bord avec elle, et, passant le long de son flanc, il poursuivit sa course rapide et folle, se dirigeant vers la côte, dont on entrevoyait, dans les brumes opaques, les blanches falaises déchiquetées.

Une exclamation d'étonnement s'était échappée des lèvres de M. de Najac, au moment où la frêle embarcation se trouvait à une portée de pistolet du navire.

C'est qu'au pied du mât de cette barque, que manœuvraient deux hommes en costume de pêcheurs, Tancrède avait vu une jeune fille, debout, misérablement vêtue, mais admirablement belle, laissant flotter sur ses épaules ses longs cheveux d'un brun fauve et doré et tournant vers le ciel ses grands yeux d'un azur incomparable et d'une expression étrange...

Quirino remarqua la stupeur de son ami.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il en approchant les lèvres de son oreille pour dominer les bruits de la tourmente.

— Annunziata !! balbutia Tancrède.

— Que dis-tu ?

— Je dis que la fille de don José est morte dans ces parages, et que son âme vient de m'apparaître !!

— Pourquoi, son âme ? reprit l'Indien. Celle que tu crois morte est peut-être vivante...

— C'est impossible !... Annunziata, sauvée par un miracle, aurait depuis longtemps donné de ses nouvelles aux amis qu'elle venait retrouver en France.

— Ce qu'on ne peut comprendre semble impossible ! dit sentencieusement Quirino. Combien de choses impossibles se sont accomplies depuis deux ans ! ajouta-t-il avec un soupir.

Tancrède ne répondit pas et tourna ses yeux vers la terre.

Le canot n'apparaissait plus que comme un point presque imperceptible, et bientôt il disparut presque complètement derrière les lames effrayantes soulevées par les brisants qui faisaient à la côte portugaise une ceinture en apparence infranchissable.

— Je veux savoir ! murmura Tancrède. A tout prix, il faut que je sache !!

Et il donna l'ordre à l'instant de carguer toutes les voiles et de laisser tomber les ancres, double manœuvre que les matelots exécutèrent sans murmures, mais avec une stupéfaction profonde, car il paraissait peu vraisemblable que le navire, ainsi condamné à l'immobilité, pût résister aux chocs incessants qui venaient l'assaillir.

Pendant toute la soirée, et pendant la plus grande partie de la nuit, le danger fut imminent. De minute et minute de formidables coups de mer, des avalanches liquides s'écrasèrent sur la corvette et semblaient la menacer d'une destruction prochaine... Les matelots recommandaient leur âme à Dieu. Enfin, un peu avant le point du jour, le vent s'apaisa tout à coup, et l'Océan, si furieux jusqu'alors, se calma comme se calme un enfant colére que sa mère endort en le berçant.

Les premiers rayons du soleil éclairaient une côte nue et sablonneuse dominée par de hautes falaises couronnées de végétation. Au pied de ces falaises, une douzaine de pauvres chaumières se pressaient les unes contre les autres, ainsi qu'un troupeau de moutons peureux.

Tancrède fit mettre à la mer une chaloupe dans laquelle il s'élança, toujours accompagné de Quirino, et les équipiers nagèrent vigoureusement dans la direction de ce hameau, si misérable et si inconnu qu'aucune carte géographique ne faisait mention de lui, et que c'est à peine si ses habitants lui donnaient un nom.

* *

Voici ce qui s'était passé, à une demi-lieue à peu près du hameau dont nous venons de parler, le lendemain du naufrage du *Marsoin*, par conséquent dix-huit mois ou deux ans avant l'époque où nous voici parvenus.

Il était six heures du matin. Un jeune colporteur marchait rapidement dans l'un de ces chemins creux et ombragés si communs en Portugal. Ce colporteur était un garçon d'environ vingt ans. Sa figure animée et intelligente, presque aussi brune que celle d'un Indien, s'encadrait dans les

boucles naturelles de ses cheveux noirs, épais et relevés, que couronnait un double pompon. Sa balle de cuir et de bois, fixés par deux courroies sur ses épaules, et pleines de résilles, de mouchoirs aux couleurs vives, d'étoffes communes et d'objets de dévotion, ne semblait ni gêner ses mouvements, ni ralentir son allure ferme et décidée.

Les haies croissant de chaque côté du chemin creux, sur les talus, entraient leurs rameaux touffus et luxuriants au-dessus de sa tête et formaient une voûte naturelle que percèrent çà et là un chaud rayon de soleil levant. Les pâquerettes et les boutons d'or s'épanouissaient dans la mousse, l'air était tout chargé des parfums de l'aubépine et du laurier-rose, et les oiseaux nichés dans le feuillage chantaient gaillardement leur petite chanson guillette.

A mesure que le colporteur avançait, sa marche devenait plus rapide. On aurait deviné, rien qu'à le regarder, qu'il approchait du but. Ça et là, à travers des éclaircies du feuillage, on voyait miroiter la mer, et la brise du matin mêlait des senteurs salines aux douces émanations des fleurs.

De temps en temps, le piéton rétablissait, par un léger mouvement d'épaules, l'équilibre compromis de la lourde balle, et fredonnait joyeusement, du bout des lèvres, quelque vieux refrain du pays.

Le chemin creux aboutissait à l'un de ces plus profonds du sol qu'en Normandie et en Bretagne on appelle des *vallées*; et qui, formant des routes naturelles tracées par les eaux du déluge entre deux falaises, conduisent au bord de la mer. Au point de jonction du chemin et de la vallée, se dressaient trois chênes séculaires ombrageant une croix de pierre à demi cachée sous la mousse et les lichens.

Arrivé près de cette croix, le colporteur, dévot comme un véritable Portugais, s'agenouilla, jeta par terre son chapeau de feutre, et tirant de sa poche un chapelet de buis à gros grains se mit à réciter quatre *Pater* et six *Ave*.

Mais tout à coup, au milieu de sa prière, son chapelet s'échappa de ses mains, ses joues pâlirent, et ses yeux agrandis se fixèrent sur la croix de pierre avec une attention pleine d'épouvante.

Il venait d'apercevoir sur le granit et la mousse, plusieurs taches d'un rouge vif ; ces taches (il n'y avait point à s'y tromper), étaient des empreintes de sang, et de sang fraîchement versé.

D'où ce sang pouvait-il venir ?

Que s'était-il passé ?

Le carrefour des Trois-Chênes avait-il servi de théâtre à quelque drame étrange et sinistre ?...

Voilà ce que le colporteur ignorait et ne pouvait deviner. Très-ému et très-préoccupé de ce qu'il venait de voir, il allait s'éloigner, quand soudain il recula, à l'aspect d'un corps humain que le tronc de l'un des chênes lui avait caché jusque-là.

Ce corps inanimé était celui d'une femme étendue sur le gazon, la face contre terre.

Après avoir surmonté son premier mouvement d'effroi, le colporteur s'approcha de ce corps qui semblait un cadavre et le souleva dans ses bras. Il vit alors une figure jeune et charmante, mais d'une effrayante pâleur, toute souillée de sang et de poussière et dont on pouvait cependant deviner la beauté sous ce masque funèbre.

Les cheveux dénoués ruisselaient comme s'ils avaient été trempés dans la mer. Une robe de deuil en lambeaux et tout humide couvrait des membres d'une délicatesse infinie. Les pieds ensanglantés n'avaient plus de chaussure. Autour des yeux fermés s'étendait un cercle de bistre. Les lèvres entr'ouvertes et bleuâtres laissaient apercevoir un émail éblouissant.

Le colporteur appuya la main sur le cœur de cette malheureuse femme. Ce cœur ne battait plus. Il ouvrit sa balle, il en tira un de ces petits miroirs verdâtres et grossièrement encadrés dans du plomb qu'il vendait aux paysans, et il l'approcha des lèvres de la pauvre enfant.

Au bout d'un instant, la surface du verre se ternit légèrement.

— Que Notre-Dame del Pilar soit bénie ! murmura le colporteur, elle est encore vivante !!

Puis prenant dans ses bras vigoureux le corps, fardeau léger ! il se remit en route, il s'engagea rapidement dans la vallée et ne tarda guère à déboucher sur une plage unie où s'élevaient quelques chaumières de pêcheurs.

Un grand chien de garde, un peu maigre, s'élança d'une des chaumières, et bondit au devant du jeune homme auquel il manifesta d'abord sa tendresse par des caresses folles et bruyantes. Mais presque aussitôt il s'éloigna et entra dans la maisonnette en continuant ses aboiements joyeux. Une vieille femme sortit à son tour.

— Bonjour, mère ! lui cria le colporteur.

— Bonjour, mon fils Juan... répondit la vieille femme, je t'attendais hier, et j'ai été inquiète toute la nuit... Mais puisque te voilà sain et sauf, sois le bienvenu... viens vite m'embrasser, mon garçon, viens...

— Oui, mère, de tout mon cœur...

Presqu'en même temps la vieille femme fit un geste de surprise et elle s'écria :

— Sainte Vierge Marie !... Juan, mon fils Juan, que portes-tu là ?...

Puis elle ajouta, sans attendre la réponse :

— Que tous les saints du Paradis nous protègent... c'est une morte ?

— Je ne le crois pas.

XAVIER DE MONTÉPIN.

La fin au prochain numéro

Un Ami

Désire mentionner par l'entremise du journal le *Register* des résultats bienfaisants qu'il a reçus de l'usage régulier des **Pilules d'Ayer**. Il dit: Je me sentais malade et fatigué et mon estomac semblait être en désordre. J'essayai plusieurs remèdes, mais aucun ne paraissait me donner du soulagement jusqu'à ce que fusse persuadé d'essayer ce vieux remède digne de confiance, les **Pilules d'Ayer**. J'en ai pris seulement une boîte, mais je me sens comme un homme nouveau. Je pense qu'elles sont les plus agréables et les plus faciles à prendre que n'importe quoi dont j'ai fait usage, étant si élégamment recouvertes de sucre que même un enfant les prendrait avec plaisir. J'adjure tous ceux, qui ont

Besoin

d'un laxatif, d'essayer les **Pilules d'Ayer**.
— Boothbay (Me.) *Register*.

« Entre les âges de cinq et quinze ans, j'étais tourmenté d'une sorte de "salt-rheum, ou éruption, principalement aux jambes, et spécialement à la courbure du genou au-dessus du mollet. A cette place des plaies suppurantes se formaient, puis devenaient croûtes et se crevassaient, quand la jambe remuait. Ma mère essaya de tout, mais tout fut en vain. Quoique un enfant, je lus les journaux au sujet des effets bienfaisants des **Pilules d'Ayer**, et persuadai ma mère de me les laisser essayer. Sans grande foi dans le résultat elle se procura des

Pilules d'Ayer,

et je commençai à en faire usage, et bientôt je remarquai une amélioration. Encouragé par ceci, je continuai, jusqu'à ce que j'en eusse pris deux boîtes, quand les plaies disparurent, et je n'ai jamais été depuis tourmenté par elles. — H. Chipman, Agent de propriétés immobilières, Roanoke, Va.

« J'ai souffert pendant des années de désordres de l'estomac et des reins, me causant des peines très douloureuses dans différentes parties du corps. Nul des remèdes essayés par moi ne m'a donné aucun soulagement jusqu'à ce que commençasse à prendre des **Pilules d'Ayer**, et je fus guéri. — Wm. Goddard, Notaire Public, Five Lakes, Mich.

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
0 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PRÉFONTAINE,
ARCHITECTE
Successeur de feu Victor Bourgeois
12, Place d'Armes, Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

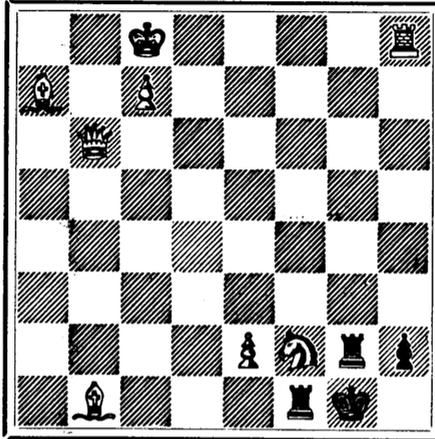
Saint-Nicolas, Journal illustré pour ga
suffit-chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

No 59.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emile Bertrand, France

Noirs—4 pièces



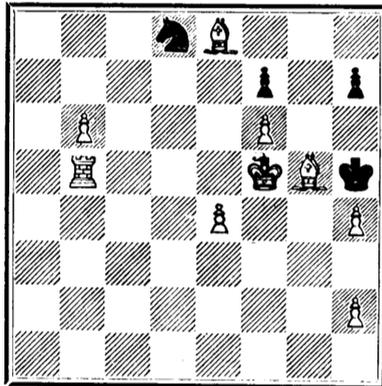
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 60.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Lansquenot, France

Noirs—4 pièces.



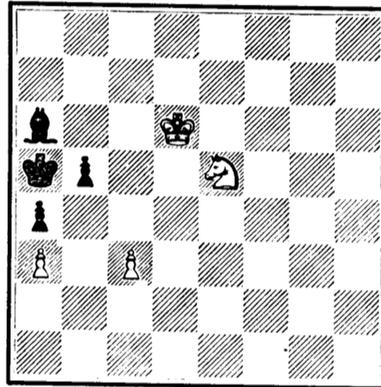
Blancs—9 pièces

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

FIN DE PARTIE No 6

Composée par M. B. Horwitz

Noirs.—4 pièces



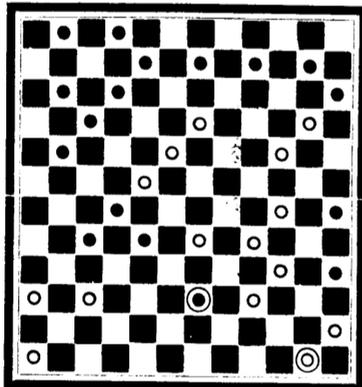
Blancs.—4 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 72.—PROBLEMES DE DAMES

Composé par M. T. Brunet, fils, Lachine

Noirs.—17 pièces

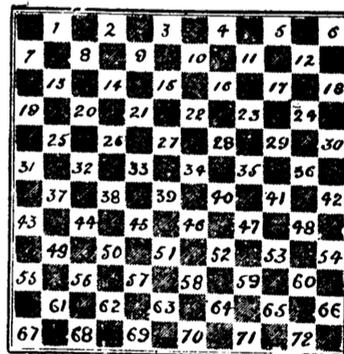


Blancs.—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent.

A la demande de plusieurs correspondants, nous publions de nouveau un diagramme chiffré de notre jeu de Dames. Les amateurs feront bien de le conserver afin de le consulter au besoin.

Noirs,



Blancs.

Solutions des problèmes d'Échecs.—No 56

Blancs	Noirs
1 T 3 R	1 <i>Ad libitum</i> .
	No 57
1 D 2 FD	1 ?
	No 57
1 D 6 TD	1 ?

Solution de la fin de partie No 5

Blancs	Noirs
1 F 3 F, échec	1 R 3 T
2 P 4 C	2 R 2 T, meil.
3 P 5 C	3 R 1 T
4 F 4 R	4 F 2 T
5 F pr F	5 R pr F
6 R pr P	6 R 1 T
7 R 6 C	7 R 1 C
8 R 6 T	8 R 1 T
9 P 6 C, et gagnent.	

Solutions des problèmes de Dames

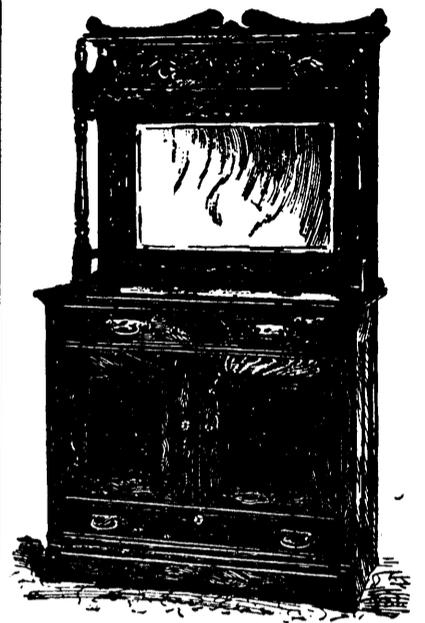
No 69	No 70
Blancs Noirs	Blancs Noirs
41 36 15 69	51 45 14 25
72 65 18 68	45 39 34 45
70 64 30 41	57 50 45 56
53 47 41 52	68 62 56 69
64 58 52 63	47 41 69 36
65 60 66 53	30 17 72 12
49 44 38 62	18 1 19 8
43 37 31 57	1 66 gagne
67 70 gagne.	

Solutions justes par MM. H. Longpré, 69; J.-B. Guy, 69, 70, Montréal; A. La-douceur, 70, Ste-Cunégonde.

RENAUD, KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENNE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en acajou noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSIONS DE TERRE

DANS

L'Ouest Canadien

Des billets d'excursion, pour aller et retour, seront émis de toutes les stations du Canada Atlantic, du Grand Tronc et du Pacifique Canadien, de Mégantic à Onaping inclusivement, et aussi de tous les points sur l'embranchement du Sault Saint-Marie, dans Ontario et Québec, comme suit :

Delorsaine.....	\$28	Moose Jaw.....	\$30
Nesbitt.....	28	Yorkton.....	30
Oxbow.....	28	Prince Albert..	35
Binscarth.....	28	Calgary.....	35
Moosomin.....	28	Edmonton.....	40
Regina.....	30		

Billets émis le

27 Sept bons pour retour au 6 Nov 189
4 Oct. " " " 13 "

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal

266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C. P. R

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,

1551, rue Ste-Catherine

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**SAISON
D'AUTOMNE 1892**

Grande Exposition de marchandises nouvelles dans tous les départements

DES MILLIERS DE MANTEAUX dans les derniers styles viennent d'être reçus de Paris et Berlin. N'oubliez pas de visiter le plus fort département de manteaux du Canada.

DEPARTEMENT DE GARNITURES Nous avons dans ce département des merveilles de goût, nous invitons tout spécialement mesdames les modistes de nous faire visite d'ici à présent afin de voir les nouveautés qui nous arrivent des centres européens.

RUBANS ET DANTELLES Rubans et Dentelles de toutes sortes, justement reçus.

ETOFFES A ROBES Nous ne craignons pas de dire que nous avons le plus grand, le plus riche département d'Étoffes à Robes de Montréal. Une seule visite vous en convaincra.

SOIES FRANÇAISES. — Une spécialité !

JOHN MURPHY & CIE
Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bo 1741. 2193 Federal Tel. 58



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques, étant la

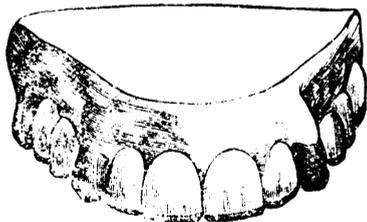
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle Angleterre. Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal et à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

La seule PREPARATION qui rend le THE DE BŒUF apte à donner des FORCES c'est

— LE —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

6510

ROBILLARD 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant de jeuner. Un ou deux verres, aux repas agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs a été avertis, buvez en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$1,200,000
Actif au-delà de.....	1,500,000
Revenu pour l'année 1891.....	1,800,000

J. M. ROUFFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir : ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX. Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France. ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS. S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU, Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin. N'oubliez pas l'adresse, FRED LAPOINTE, 1551, Sainte-Catherine

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

THIS PAPER

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le DEVELOPPEMENT



Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

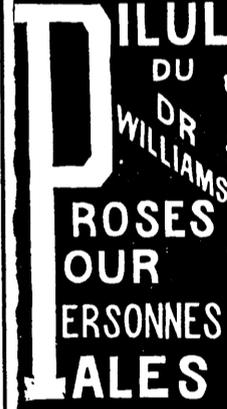
1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 6513

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

PILULES



NE SONT PAS un purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indigestions de toutes sortes ont épuisé leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **DR. WILLIAMS MED. CO.**